

exit

revue de poésie



éditions gaz moutarde

101

Sommaire

Présentation

Stéphane Despatie, *Seulement humains, sans autres titres..* 5

Des textes de

Martin Payette 7

Bertrand Laverdure, *#COVIDPOÈMES* 13

Sandrine Donkers, *La souche et le mur*..... 21

Frédérique Dubé, *du rouge jusque dans la bouche* 29

Éric Roberge, *Rapport médical*..... 33

Dialogue

Poésie du Chili: La parole joue toujours à ne pas mourir

Dossier préparé Francis Catalano et Javier Llaxacondor

Avec des poèmes de:

Carmen Berenguer, Juan Cameron, Gladys González,

David Aníñir Guilitraro, Bruno Montané Krebs,

Javier Llaxacondor, Rosabetty Muñoz, Victoria Herreros

Schenke, Damsi Figueroa Verdugo, Enrique Winter 41

exit

revue de poésie

101

Revue fondée en 1995 par André Lemelin et Tony Tremblay

Direction littéraire: Stéphane Despatie

Rédaction: Francis Catalano, Corinne Chevarier, Stéphane Despatie

Direction générale: Pierre Bastien

Adjoint à l'administration: Dominique Lauzon

Révision et correction: Dominique Robert

Page couverture: Alain Reno

Webmestre: Didier Guillemette

Correspondance: Revue *EXIT*, C.P. 22125,
C.S.P. Iberville
Montréal (Québec) H1Y 3K8

Internet: <http://www.exit-poesie.com>

Courriel: redaction@exit-poesie.com

Compographie: Roger Des Roches – SÉRIFSANSÉRIF

Distribution:

SODEP

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716

Montréal, (Québec)

H3B 1A7

Pour les abonnements, voir le coupon à la fin de la revue

Envoi de textes: Minimum de deux poèmes; maximum de 10 pour un total de 20 pages. Les poèmes en prose ou en vers sont présentés dactylographiés ou imprimés à **double interligne** sur feuilles « 8,5 po x 11 po ». Les textes sont soumis en **quatre exemplaires**. Une notice biobibliographique d'au plus cinq lignes est requise.

Faites parvenir des photocopies, les textes ne sont pas retournés. Joindre nom, adresse et numéro de téléphone et poster le tout à: *EXIT*, revue de poésie, C.P. 22125, C.P. Iberville, Montréal (Québec) H1Y 3K8.

La reproduction totale ou partielle des textes, photos et illustrations publiés requiert l'autorisation de la revue *EXIT* et des Éditions Gaz Moutarde inc. Les auteurs-es conservent l'entière responsabilité de leur-s texte-s.

Canada



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce périodique est subventionné par le gouvernement du Canada, par le Conseil des arts et des lettres du Québec, par le Conseil des arts du Canada, par le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. *EXIT* est membre de la Société de développement des périodiques culturels du Québec (SODEP).

Dépôts légaux : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2020
Bibliothèque et Archives Canada, 2020

ISSN : 1203-1267

Seulement humains, sans autres titres

*pour les dialogues de sourds
inutile de crier
personne n'entendra la sonnerie*

CAROLE DAVID

lampe de chevet bronze défense n'importe quoi sauf mes poings

CATHERINE POULIN

*Je ne crains plus de ralentir le pas
Je dépose mes forces en des lieux stratégiques*

MARIE-HÉLÈNE MONTPETIT

*toute la soif du monde
se love entre vos signes*

DOMINIQUE OLIVIER

*La poésie est toujours un acte de paix.
Le poète naît de la paix comme le pain naît de la farine.*

PABLO NERUDA

C'est toujours un immense plaisir de suivre des auteurs réguliers comme de découvrir de nouvelles voix. Dans la section régulière du numéro, Martin Payette revient en nos pages et évoque Gilbert Langevin, Gaston Miron et Denis Vanier en déambulant dans une ville aux confins du surréel et du «réel jusqu'à la moelle». Suit Bertrand Laverdure, collaborateur récurrent, qui, avec «#COVIDPOÈMES», ose affronter de plein fouet le sujet qui brûle les lèvres de tout le monde depuis plusieurs mois déjà. Ses textes sont écrits dans un contexte donné, certes, mais le coronavirus en est aussi directement le sujet. Chez Sandrine Donkers, qui, avec «La souche et le mur» publie pour la première fois dans *Exit*, le confinement est plutôt un état qui provoque de nouveaux réflexes. Le contraste entre ses deux suites montre bien qu'il y a un avant- et un après-coronavirus dans nos rapports humains. On pourra aussi faire des rapprochements entre les poèmes de Bertrand Laverdure et ceux de Bruno Montané Krebs, tant ils sont empreints, comme ceux de Donkers, de la même période déjà historique. Nous aurions voulu éviter tout poème provoqué par

cette ère qui nous occupe et nous gouverne, que la tâche eût été impossible. Cette tourmente, ce choc, marque ou marquera l'écriture de nombreux auteurs probablement pour longtemps. Plusieurs mois nous séparent du premier confinement, ce qui donne un curieux recul par rapport aux textes, car au moment d'écrire ces lignes, nous sommes toujours dans une période trouble. Suit Frédérique Dubé, avec « du rouge jusque dans la bouche », un texte touchant, errant « dans le décor d'un lieu irréel », cherchant son souffle et sa respiration, le corps meurtri. Et pour clore cette section avec le souffle et une poésie du corps poussé à ses limites, Éric Roberge avec « Rapport médical ». Ici, on court sur les galets, habité par des maux, mais avec une forêt dans les yeux, avec tout ce qu'il y a de libérateur.

Francis Catalano nous a habitués à des dossiers remarquables. Celui-ci, en collaboration avec Javier Llaxacondor, fait honneur à son parcours. « Poésie du Chili : La parole joue toujours à ne pas mourir » donne un accès privilégié à une poésie forte, contemporaine, savamment choisie. Grâce aux traductions signées par Francis Catalano, Antonella D'Agostino, Michael Delisle, Flavia Garcia, Hugh Hazelton, Natasha Kanapé Fontaine, Jean-Pierre Pelletier, Odelin Salmeron et Sylvain Turner, on s'abandonne aux poésies de Carmen Berenguer, Juan Cameron, Gladys González, David Aníñir Guilitraro, Bruno Montané Krebs, Javier Llaxacondor, Rosabetty Muñoz, Victoria Herreros Schenke, Damsi Figueroa Verdugo et Enrique Winter. On y lit autant une « parole chargée qui expulse vers les marges » (Muñoz) qu'« une manière de dialoguer autour du visage » (Berenguer) et tout ce qui semble « continuer entre cris et murmures » (Cameron). On y entend aussi un des plus beaux échos à nos propres mots. Les poètes, peu importe d'où ils viennent, se ressemblent, nous sommes seulement humains, sans autres titres.

Bonne lecture!

Stéphane Despatie

Martin Payette

Martin Payette travaille en francisation avec les immigrants. Il a publié ses textes dans plusieurs revues de poésie (*Exit*, *Estuaire*, *À l'index*, *Recours au poème* et *Revue Njx*) et vient de publier un premier recueil de poésie en France, *Don Juan & le mode turbo*, chez L'Index – Maison d'édition.

Errance gentrifiée

Souvent lorsque j'erre dans ce quartier
la mémoire recompose une époque révolue
j'accrole des figurants au paysage
convoque des spectres radiants
ici même des gens de mon espèce
erraient dans ces rues comme dans une brume
sirotaient un verre accoudés à une table
sexe
catharsis
musique
révolution
les fusibles de la conversation
sautaient d'un crâne à l'autre
des sujets intéressants pour
des glandeurs de mon espèce
même si à quelques exceptions près
on trouve peu de gens pour parler
errer
dans ces quartiers gentrifiés où de nos jours
tout le monde exhale
la fine pointe technologique et l'isolement.

Le présent regorge de gens
qui ne sont pas de mon époque
comment je fais pour être à la fois vivant et
obsolète
c'est la question que je me pose lorsque je vois
Gilbert Langevin
Gaston Miron
Denis Vanier
croiser mon regard dans ces ruelles d'outre-tombe
et cette petite faune esthétique qui tout doucement
s'éteint
mes archanges détonnent dans la grisaille contemporaine
comme par hasard leur magie oubliée
me revient en mémoire
maintenant dans le cuir percé
d'une errance révolue
à contre-courant d'une époque

d'un quartier gentrifié où
tout le monde exhale
le commencement de la fin.

La maison de feu

la maison est en feu
je constate et prends note
le débordement des toilettes
la cuisine transgénique
la sécheresse des chambres à coucher
la saison des grands brûlés
tu vois Greta
au moins j'ai un sujet potable pour
mes spéculations atmosphériques
tout a été dit mais
la maison en feu
c'est relativement nouveau
et ça va vite comme le cancer d'un boomer
je constate et prends note Greta
j'écris là-dedans
dans le feu de la canicule
j'écris une petite chronique sur l'incendie
le manuscrit est dans la garde-robe
au sommet d'une pile de remords
convenable à tous les sexes tous les genres
et surtout grand public
merci pour ton courage Greta.

Déni anxieux

Tu peux attendre longtemps
dans le creux de ton bunker affectif
la finale
brutale
comme une déconnexion soudaine

d'autant plus gênante qu'elle te surprend
une fois de plus
en très bonne compagnie.

Déni anxiogène
avec ou sans médication
c'est l'amour des fonds de tiroir
plan B de tes cristaux passionnels
qui te salue bien bas
du haut de son pic sénile
préfères n'importe quelle formule suggestive
à cette réalité nue de limace
où nous sommes enfoncés
dans le besoin comme
un carré de sable obligatoire
ces plates-bandes sont définitives.

En manque de surréel

En manque de surréel depuis la nuit des temps
enfant déjà le carré de sable semblait
une pâle copie de la vie f tale
f tus déjà ce calme océan semblait
une pâle copie de la vie cosmique
cosmos déjà cet univers semblait
une pâle copie de la vie avant toute
réalité
toute
manifestation.

Réel jusqu'à la moelle

Le réel jusqu'à la moelle de l'os
fade saveur des fictions
les apparences triomphent
aux jeux de poupées

nous sommes bernés le récit
succombe
suprématie des divertissements consacrés
pourtant
décapité d'espoir le cervelet marche encore
vers demain.

La Grande Faucheuse des festivités

C'est lors d'une fête mémorable de ta jeunesse
que tu as entrevu la Grande Faucheuse
sous la forme d'une ombre discrète
qui filait par le balcon
trop jeune
trop belle
pour succomber à une overdose
et le merveilleux une fois de plus
s'est imprégné de terreur
Grande Faucheuse des festivités
tu la retrouves vingt ans plus tard
non plus sous la forme d'une terreur subite
mais plutôt d'un lent dépérissement
qui opère en douce
dans le rétréci des possibles
les festivités pâlissent de même
la terreur, les merveilles
le temps fauche sans égards
ta joie comme ta peine.

Bertrand Laverdure

#COVIDPOÈMES

*(poèmes parus sur Twitter à partir du 16 mars 2020,
date du premier confinement de Montréal)*

Né en 1967, Bertrand Laverdure est un auteur vivant à Montréal qui s'intéresse à la multidisciplinarité en littérature. Il a été le Poète de la Cité de Montréal (2015-2017) et est l'auteur, entre autres, de *Gomme de xanthane* (roman, Triptyque, 2006), de *Lectodôme* (roman, Le Quartanier, 2008), qui fut finaliste au Grand Prix littéraire Archambault 2010, de *J'invente la piscine* (roman, La courte échelle, 2010), de *Bureau universel des copyrights* (roman, La Peuplade, 2011), de *Rires* (poésie, Noroît, 2004) et de *Sept et demi* (poésie, Le Quartanier, 2007).

Je me suis distancié de toi
épris, éperon, éconduit, élagué
Nous étions libres dans nos chansons sans nuit
dans les parcs illuminés

16 mars 2020

•

J'essaie d'écrire à l'ère
de la robustesse opérationnelle

il faut s'occuper
sortir de sa chauve-souris

huiler nos scléroses
pratiquer l'humour
fouetter la bête normale

23 mars 2020

•

d'où viennent les généreuses
ces inconnues solidaires
qui neigent chaud
ces portageuses de nuages
ces tricoteuses de décence
en plein soleil gras

la laine est bonté
chemin jour, disent-elles

24 mars 2020

Les partageuses et les enthousiastes
mais surtout les amies en photo statique

je vous tends une main de godasse sèche
si lumineuse de bonté et de désir raisonnable

3 avril 2020

•

asepsie asepsie
saison victorienne
nouvelles classes sociales

les délaissés de la débandade
avec la pauvreté comme nettoyant
les énervés de l'exercice

3 avril 2020

•

Je viens d'entendre un cardinal
chanter sur notre érable

l'angoisse n'est pas une fleur
c'est un show d'humour raté

Ce qui se disloque dans la nature
renaît sous les feux, toujours,
je reste en oblation avec le monde

4 avril 2020

•

Nous sommes des primitifs
avec des outils délictueux
des ventres d'oiseaux malades
dans un nid de fibres optiques

7 avril 2020

chacun cherche son chat
sa main de gloire, son cri de printemps
on trépigne, vivote, accélère
avec les personnages des films et des livres
qui nous tiennent vivaces

rien ne change beaucoup
tout est en suspens, sacs plastique
et chats perdus

Défi lancé par mon amie poète (commencer avec «Chacun
cherche son chat»)

8 avril 2020

•

On veut du vrai, du concret
du carré de pain sali de doigts
des embrassades pittoresques
des mains qui flattent des joues
de la chair labile sur nos corps sueurs
des cheveux gribouillés par l'amour

10 avril 2020

•

Je suis dans une tombe émotive
on cogne sur le seuil, parvis de pacotille, naissance probable
je me déboîte l'épaule en tentant de sortir
voir la lune planche vitale
je laisse couler la matière syntaxe
je me ferme les yeux

9 avril 2020

Les claviers sont des mystères tranquilles
des sommations ivres, à peine trouvées
des pelles laissées au champ
de la fumée pâle pour anonymes

j'aimerais dormir sous tes cheveux
avaler le vide
sans recourir aux guillemets
guêpes à points
ou accents d'eau

(pour M.-P. D.)

11 avril 2020

•

Christ mammouth, Jésus en sucette
j'aimerais bien mourir moi aussi
et ressusciter en un temps adamique
loin d'aujourd'hui, post-tout, post post post
dans une grande chaumière, privée de tout,
avec quelques livres un instrument de musique
de l'amour et un potager

12 avril 2020

•

Je suis fatigué
des témoignages déchirants
des conseils moralistes de la classe médiatique
des inventeurs de bébelles
du trop-plein qui pisse
j'essaie de respirer normalement dans l'agrégat

27 avril 2020

J'ai envie d'écrire des choses désastreuses
de me pavaner dans l'air chaud tiède défaite
d'assister aux obsèques des mauvaises nouvelles
de célébrer les héros, de pourfendre les fendus
mais je veux rêver, seulement, en courant sous le coton

14 mai 2020

•

Safran de l'air, beauté molle du soleil folk
je suis serré dans tes bras
amoureuse intangible
sans remettre la plage en question
baignant dans l'espoir félin, confus
du retour de la brise tactile

17 mai 2020

•

L'après-midi d'un faune
devant des canards de gravelle
appuyés sur un érable immense
deux tonges courageuses, des havanes si minces
qu'ils avaient des symptômes
= nous avons marché ensemble à la recherche de l'oubli,
de l'appétit vivant au milieu des files d'attente

24 mai 2020

•

Ensemble ils ont eu chaud
Ensemble ils ont senti leurs pieds meurtris
Puis libellules du printemps, ils ont sorti la parole de leurs
sacs mous
sous la neige verte de leurs ombres assoiffées
complètement détachés, lambeaux sincères

5 juin 2020

Je me désembourbe de ma carcasse
polie par la saison, assistée par les mots
courbatue d'avoir franchi la ligne du rêve
mon coccyx demande audience
je me sens tout fabriqué de vous

16 juin 2020

•

Aujourd'hui, je n'ai pas marché dans les joubarbes
me suis montgolfié
en image cousue de fil bleu
j'espère votre bouche sur la mienne
cri d'indolence, courage fébrile
j'ai les vieux vestiges
dans mon corps d'aplat

20 juin 2020

•

Mourir est un geste précieux
une attention coquette, un blizzard aux petits fruits
s'endormir en forêt sous la grêle
poser les pieds nus dans l'habitable séché
laisser aux yeux le soin de devenir des nids
offrir nos peaux aux mouches noires

11 juillet 2020

•

Marcher dénude le complexe/travaille le bitume, extrait la
beauté des silos d'ardeurs pâles/je tangué avec mes pieds,
me repose et renais/paria des jours heureux, paria des jours
graves/ma solitude est une œuvre d'art livrée aux salicaire,
du pollen, des brins vifs.

13 août 2020

Vivre à la vitesse de la marche; penser à la vitesse de la marche; parler à la vitesse de la marche: réapprendre à vivre à 3 km/h, en contemplatif lumineux. Profiter du ciel sans informations, évoluer en ville sans aucun appareil sinon ma conscience. Simplement marcher.

14 août 2020

Sandrine Donkers

La souche et le mur

Impliquée dans le milieu du livre et de la littérature depuis plusieurs années, Sandrine Donkers a fait des études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, une maîtrise en management des entreprises culturelles précédée d'un DESS en gestion des organismes culturels au HEC Montréal. Chargée de cours au programme en édition à l'Université de Sherbrooke, elle travaille chez *Druide* et a été représentante et directrice commerciale, pour, entre autres, les Éditions Québec Amérique, Éditions La Presse et Lux Éditeur. Elle publie pour la première fois dans les pages d'*Exit*.

Souche

Dans la fiction, j'avais l'impression que nous étions, mes vérités et moi, un peu plus en sécurité.

ELENA FERRANTE
Chroniques du hasard

Tu as débarqué à Tétréauville
Quelques valises un accent
Au 1850 rue Liébert appartement 302
L'Est *tough*
C'était un immeuble brun huit logements
Tu as choisi le troisième étage pas de voisin au-dessus
de ta tête
Un appartement flambant neuf
Là-haut tu étais libre
Ça te plaisait t'étais fière
Tu dominais un monde de promesses
C'était un nouveau départ

Au bout de la rue au sud le fleuve
Tu te posais
Le Saint-Laurent ton imaginaire
L'eau t'attirait
Pourtant tu en avais peur
Peur de te noyer
C'était profond
Tu t'agrippais à des ancrages
Survivre
T'en avais l'habitude
Plus rien ne pouvait t'effrayer
Deux déracinements vécus déjà
Traversée de la mer Méditerranée

Un recommencement
Y'avait pas grand-chose à faire dans ce secteur
Mais à tes yeux y'avait du beau partout
T'étais enceinte
Le début d'une nouvelle vie
Quelques voisines
Madame Massa qui habitait en face
Tu y retrouvais les traits protecteurs la silhouette de ta mère
La joie de cuisiner en famille l'Italie

Madame Bourguiba ta voisine d'étage
Échanges de recettes les couleurs les odeurs de ton pays
La Tunisie
Madame Desjardins son mari borgne
Il passait la journée à se balancer sur la galerie
À fumer à jeter ses mégots dans la cour
Ce couple t'apprenait de nouveaux mots
Tu tendais l'oreille
Y retrouvais une nouvelle famille
Essayais de comprendre cette langue ces codes
Un clan
Tu l'aimais déjà
Le Québec

Rien ne te rappelait à la France tu ne l'avais pas choisie
On te l'avait imposée à 20 ans
Tu n'avais plus de racines
Pieds-noirs pieds sales
Tu n'avais pas oublié ces mots lancés dans la rue
Mais tu devais à ce pays une rencontre
Tu y avais trouvé l'amour de celui qui sera mon père
Partir loin
Tu voulais me protéger
Je ne comprenais pas
Jusqu'au jour où
Le mot « raton » me frappa en plein visage

Pour te faire un peu d'argent
Tu gardais les enfants du voisinage
Ils te trouvaient extravagante
Longues robes cheveux bouclés colliers
Belle étrange
Ils te regardaient fascinés
Tu chantais à tue-tête du Claude François
Tu leur demandais ce que leurs parents écoutaient comme
musique
Ils te répondaient
– *Le monsieur à moustache à la TV*
Tu as cherché
Donald Lautrec
C'est devenu ton idole
Pour le dîner

Tu leur promettais de la pizza
Impatients leurs yeux brillaient
Ils déchantaient à la première bouchée
Recrachaient le tout dans l'assiette
Anchois câpres artichauts olives noires
Loin de la *all dressed*
Tu ne comprenais pas
T'as acheté le livre de Jehane Benoît
Tu modifiais toujours les recettes
Tu faisais toujours qu'à ta tête
Y'avait rien à faire
J'ai jamais mangé un pâté chinois normal
une tourtière normale
Dans ton vocabulaire
Le mot « normalité » n'existait pas
On n'allait pas faire son Steinberg
Y'avait pas chez nous
De Chez Whiz
De beurre de pinotte Kraft
De Roulés Suisses Stuart
De gâteau Sara Lee
De Sugar Smacks
Pas de Coke
Pepsi
Fanta
J'en voulais aussi
J'en rêvais
J'ai compris
Face à la surabondance de ces étalages
Tu étais perdue

Tu me préparais des plats uniques
Tu choisissais les ingrédients
Tu chuchotais
– *Mémé m'a appris*
– *Je t'apprendrai*
Et tu m'as enseigné
À préserver mes souches
À m'ouvrir au monde

Le mur

C'est là que j'ai commencé à écrire à la première personne, à recourir à un je qui m'est proche sans être moi pour autant.

DEBORAH LEVY
Le coût de la vie

Je suis une lionne en cage
Comme mon signe astrologique
Lion ascendant Vierge
Toi aussi
Personne va nous croire
On s'en câlisse
Anyway y'a pu d'horoscope dans *La Presse*
Cheap
Pu capable de prévoir notre avenir sur tablette

ME MYSELF AND I

I ME MINE

Confinement
Y'a juste Messenger qui embarque dans mon espace
Et dans mon envie de baiser la terre entière
Pour me sentir vivante
Je checke sans arrêt
Son de la clochette ding
Textos
Je me cache derrière un écran
Pu capable les FaceTime
Qui veut voir quelqu'un en mou la journée entière
Qui fige sur l'écran

Toi
Tu m'as envoyé un mot
– *T'as une belle crinière. J'aime tes cheveux*
J'envoie chier pour moins
Cette fois j'ai joué le jeu
J'avais rien d'autre à faire
– *Ouais pis!*
– *Essaie autre chose*
Faux, j'ai répondu
– *Merci*

On se connaît pas
35 amis en commun
Tu dois être quelqu'un de bien
Facebook l'a annoncé
Je lui fais confiance
Y'a que du ben bon monde
Mais
Y censure Jan Saudek
La famille royale de Vollmann
Facebook n'aime pas les femmes pulpeuses nues sur les
couvertures
Grosse reine excentrique sensuelle dans sa lourdeur
Ça sent le sexe
L'interdit
Ça m'inspire
Je serai ta salope
Tu m'as écrit
– *Je sais que dans la vraie vie, t'aimerais pas que je te dise cela*
– *Te prendre, te dominer*
Ça t'excitait

Tout est permis
T'es loin
C'était pas écrit sur mon mur
Tu m'as trouvé un petit nom
J'ai rien dit

Fallait ben opérer rapidement
Te *teaser*
T'envoyer un lien
YouTube
Tu vas sûrement aimer
Michel Garneau dans toute sa splendeur beau touchant
Ses paroles sa musique
La chanson d'amour de cul
Une toune de fourrage

Nous
C'était du cul virtuel
Mais du cul
T'as aimé
Pas de FaceTime

Des phrases érotiques
Je veux te voir
Non
Pour calmer ton ardeur

Je t'ai envoyé des photos sexe cochon
Gros Sex Chat
Jamais ma face
Toi ton sexe bien droit
Sucer ce membre
Anytime
J'ai mouillé, joui
À quatre pattes t'ai offert mes fesses

T'as dit
Faut se voir
Mais ton chien est mort
C'était triste
Ça marqué la fin
Pu de projet
C'était juste
Une histoire sans conséquence
Parce qu'y avait rien
Pas d'amour

La dernière photo que je garderai de toi
C'est celle de ton sperme sur le châssis de ta fenêtre à
guillotine
Un matin
Avec vue sur la forêt en neige
6 giclées figées sur la vitre du carreau
En pensant au promeneur de la nuit dernière qui
probablement
te regardait
et qui
t'enviait
Voyeur
Il ne saura jamais
Que t'es venu au son d'une voix féminine
Mienne
Et toi, d'écrire le lendemain
– *Mais que s'est-il passé dans cette fenêtre?*

Et moi de
Rire et sourire
En t'imaginant te branler
Debout
En équilibre
Face au paysage de Hope
Belle Bonaventure
Tenant de la main gauche ton cellulaire
Essayant de capter les ondes
Et de l'autre ton sexe
Well fuck
Mon souffle dans tes oreilles sera la seule chose qui te fera
penser à moi

J'avais pas fini
Je t'ai envoyé le livre de Michel Garneau
L'hiver, hier
Y'a un chien qui meurt aussi dans son livre
Sorry
J'ai pas fait exprès
J'suis pas une *bitch* pas une chose *cute*
Juste une fille réelle de chair de sang
En manque de baise
Au temps de la Covid
Oui ç'aurait été le *fun*
Mais faut en revenir

Frédérique Dubé

du rouge jusque dans la bouche

Frédérique Dubé est née à Baie-Comeau en 1980 et elle vit maintenant à Québec. Elle a écrit et mis en scène quelques pièces de théâtre, dont *Volatile Saule* (2012). *365 passants. Et 65 qui resteront*, publié en 2012 par les Éditions d'art Le Sabord, est son premier recueil de poésie. En 2020 sortira *tite fille*, son deuxième recueil, aux Éditions Fond'Tonne.

j'ai mal au corps d'espérer le vent qui fuit
l'espace entre mes côtes s'entrechoque dans le vide de mes
constellations
l'air torrent s'expulse au-dehors
et l'écume au bord des lèvres
je parle d'un monde qui respire loin de moi

•

je n'ai qu'une chose à dire
le monde est malade je suis malade
j'absorbe le pétrole les excès les nombreuses famines
la peau sur les os je me nourris de la lumière que je trouve
je traque les fentes où s'enfouissent les lueurs
je reste sans mots devant la souffrance qui s'ancre me hante
créé une mosaïque d'images
un monticule d'appels à l'aide

•

je me confonds à la bruine sale recouvrant la rue
aux bruits d'extraction de pétrole brut qui se répercutent
jusque dans mes tympanes
le goût métallique d'une matraque sur la nuque
mon humeur sent la boucane des stationnements de chair
à canon
une arme blanche a pris place
entre le creux de mon cou et ma clavicule
au cas où l'averse traverserait le béton
mon humeur papier carbone à l'encre indélébile
grave noir sur blanc ma fin du monde en direct
je n'ai appelé personne
je n'avertirai pas avant d'entrer
j'arrêterai de courir
en même temps que ma montre

j'erre dans le décor d'un lieu irréel
je cherche ma respiration l'air manque
le monde s'oxyde à rien
le fer sur ma peau rouille au contact de la pluie
le temps gris me paraît plus bas que d'habitude
il n'y a pas de noir plus sombre que celui qui danse dans
ma tête
mes yeux se sont tournés vers l'ombre
pourtant n'est-ce pas l'enfance que l'on entend au loin
sous les ongles bien aiguisés des dragons
dans mon sang bat le pouls d'une sirène échouée
son cri se confond aux bombardements
ses cheveux se mêlent aux corps des noyés
du rouge jusque dans la bouche
je n'ai pas terminé de fumer ma cigarette que déjà je me
consume
c'est dans mon ventre que ça se passe
un grondement massif où tournent les images du malheur
j'ai à peine tourné la page du désir
que l'aube se creuse une tombe
l'abcès vient de crever et le fiel se mélange à ma voix éteinte
je n'ai pourtant pas dit mon dernier mot
je n'ai pas fermé l'œil
personne n'a le droit de quitter le sol
sans ma permission

Éric Roberge

Rapport médical

Éric Roberge enseigne en littérature, arts et cinéma au département de littérature du cégep de Trois-Rivières. Vétéran des forces armées et ultramarathonien, il a publié plusieurs recueils aux Écrits des Forges. «Rapport médical» est extrait d'un recueil en chantier dont des versions de certains passages sont parues dans les numéros 77 et 86 de la revue *Exit*. Ce projet littéraire est largement inspiré de l'expérience de la course à pied en sentier et des états limites qu'elle visite.

Le rapport médical
ne fait pas mention
du piano public désaccordé
sous l'orage
de son protocole
de détresse respiratoire
pas nécessaire
ni du bruit magnifique
du déboulonnage des roues
dans un garage du coin
haute-fidélité

•

La fracture ouverte
homologuée forêt
se guérit à l'oiseau blanc
et au vin rouge
salive sécrétion urine
le vent apporte des effluves
dans une lunette de tir

•

Des amants reprennent
leurs chaussures à crampons
laissées dans un coin intime
de la forêt
avec d'autres vêtements
à la sueur congédiée
les quatre points cardinaux
de leurs membres
se sont donné rendez-vous
sans rideaux sur la rue

Qu'il pleuve qu'il neige
des estomacs vides
insultent le système solaire
des spectres disloqués
se meuvent euphorie
dans un sable mouvant
chacun de leurs pas
est une ville incendiée

•

Il y a dans le baiser une ruine
dans l'étreinte
des sites archéologiques
difficiles d'accès
des pieds momifiés
dans un bain de glace
des chevilles attaquées
par des guêpes
un dimanche matin
tout le corps
est sans importance

•

À force de bander
oui à force de bander
une arme entre les mains
le destin
est de devenir alcoolique
paralysé
par des bébés crucifiés
sur des portes d'églises
dans des pays réels
les soldats le savent
en nettoyant leurs armes démontées
avec du naphtha
et des labyrinthes de doigts
une journée banale
avant de rompre les rangs

Les jours de salon funéraire
avancent d'équerre
les condoléances
sont toujours au niveau
et à boussole
les coffres à outils
de plusieurs
passent
dans l'agitateur à peinture
de la quincaillerie du quartier

•

Sous les encouragements
des compagnons morts au combat
ou de leur lit post-traumatique
une cloche annonce
une tournée générale
dans le mess des sous-officiers
un groupe opérationnel
dans un environnement tendu
imprévisible
qui détruit mines antipersonnel
armes légères harcèlement
un peu de vous-même

•

Quand il faut tuer des chiots
à répétition
l'usure se remarque
aux vêtements démodés
que portent les icebergs
que vous êtes

Il est bon de se perdre
dans le Nord
dans la bourrasque de l'erreur esquimaude
des livres d'histoire
et des navires perdus en mer
viandes avariées

•

De nombreux atlas
jamais édités
se tiennent par la mâchoire
tête coupée
qui se balance fétiche
sur la banquise

•

Aucune barrière
ne résiste au poids de la neige
aucune nudité
ne franchit le seuil des tourmentes
sans y laisser
derrière soi
un peu de nordicité
le mal se déplace
à tâtons vers le froid
ne demande pas géométrie
arpentage astronomie
un seul baiser nucléaire
au giron de la blessure

Mettez-vous au défi
d'entrer à l'université
par la mort
grandeur optimale civière
poids santé
aucune brûlure
projectile
radioactivité
accident ou plaie
les fixatifs durant l'embaumement
ne tolèrent pas
un large spectre
des causes de mortalité
si vous êtes chanceux
votre pourriture anonyme
après le dégel du sol
développera l'odorat des chiens
avec d'autres compagnons
dans un champ gardé secret

La montagne
est un marché aux denrées
où la bière à la châtaigne
se déguste sous la main
avec un saucisson artisanal
elle pointe ses aiguilles de fatigue
vers le ciel
et invite au fromage de chèvre
elle maintient son poids santé
par transhumance
descend jusqu'à la mer
pendant des mois
où l'attendent des cratères anciens
avant de remonter
plus ridée vers elle-même
ses chutes de roches
sont de l'aide médicale à mourir
ni obscène ni vulgaire
elle pleure un gras industriel
qu'elle élimine dans ses ruisseaux
sa colonne vertébrale
est tordue par un désir d'être maison
sauter d'un immeuble à un autre
sans gilet de sauvetage
c'est dans l'espace vide
qu'elle offre béton ses lèvres
dormir à ses sommets
est une menace impossible

Dialogue

Poésie du Chili: La parole joue toujours à ne pas mourir

Dossier préparé par Francis Catalano
et Javier Llaxacondor

avec des poèmes de:
Carmen Berenguer, Juan Cameron, Gladys González,
David Aníñir Guilitraro, Bruno Montané Krebs,
Javier Llaxacondor, Rosabetty Muñoz, Victoria Herreros
Schenke, Damsi Figueroa Verdugo, Enrique Winter

Dans un texte des années 1960 intitulé « Manifeste », Nicanor Parra, un incontournable de la poésie chilienne, jette les bases de l'antipoésie. Il invite pour commencer les poètes à « descendre de l'Olympe ». Fini la poésie dans les nuages, la poésie doit descendre sur terre. Elle doit être, dit-il, « une fille entourée d'épis », de même que le poète doit être un homme pareil aux autres, « un maçon qui construit son mur, un constructeur de portes et fenêtres ». La poésie contre la poésie s'édifie sur un devoir de société. Elle s'inspire de la rue, s'écrit comme elle est parlée, sera accessible à tous ou ne sera pas. On se souvient, en octobre 2019, du soulèvement populaire d'une grande ampleur qui a secoué le Chili. Seule la pandémie du nouveau coronavirus est parvenue à apaiser cette rébellion. « *No son 30 pesos, son 30 años* », ce n'est pas l'affaire de 30 pesos, mais de 30 ans, tel était le slogan, qui faisait référence à l'augmentation du prix du ticket de métro et aux années de politiques néolibérales héritées du régime Pinochet. Cela, dans un pays qui avait déjà durement souffert, dans son histoire récente, des coups d'une dictature pénible et sanglante. Qu'en est-il de la poésie au Chili, maintenant ? Dans quel matériau est-elle fabriquée ? Peut-on encore parler d'antipoesie en 2020 ? L'anthologie « Poésie du Chili : La parole joue toujours à ne pas mourir » propose un début de réponse.

Le Chili. Le plus au sud des pays d'Amérique. Une terre très étroite et presque aussi longue qu'est large le Canada. Les frontières de ce pays sont en réalité des défenses naturelles : la Terre de Feu au sud, le Pacifique à l'ouest, la cordillère des Andes à l'est, le désert au nord. Et qui, en lieu et place des gardiens de ce territoire, a la fierté, la ténacité, les vertus guerrières du peuple autochtone mapuche. « Une île couloir, écrivait Roberto Bolaño, le long de laquelle déambulent, d'une extrémité à l'autre, à la recherche d'une sortie qu'ils ne trouvent pas, les fantômes de Huidobro, Gabriela Mistral, Neruda, de Rokha, de Nicanor et Violeta Parra », bref les grandes voix chiliennes, auxquelles nous n'oublierons pas d'ajouter celle de Luis Sepúlveda.

Cette anthologie dérive du Festival Internacional de Poesía de Santiago auquel j'ai participé, du 3 au 6 octobre 2019. Elle réunit dix poètes, cinq femmes et cinq hommes, issus de générations et de régions différentes du Chili. Tout d'abord, nous lirons deux poètes nés dans la seconde moitié des années 1940, Carmen Berenguer et Juan Cameron, qui dénoncent, parfois avec humour, les abus humains et réclament avec insistance la justice sociale ; la première avec son « Ode à [ses] chignons » ; le second, en désacralisant la réalité, en jouant avec les mythes, les mots, leur polysémie. Nous lirons les textes inédits de Bruno Montané Krebs, écrits du lieu de son confinement, à Barcelone où il vit. Le spectre de la COVID-19 qui plane sur cette écriture rappelle que l'éloignement n'est pas que physique, tandis que le poète nous donne à voir « la jeunesse dans de vieilles tranchées de feu ». Originaire de l'île de Chiloé au sud du Chili, Rosabetty Muñoz propose des textes qui émergent de ce qui ressemble à une solitude cosmique et qui s'affairent, depuis ces landes reculées, à « l'élaboration de la maison permanente ». Les poèmes souvent provocants du poète autochtone David Aníñir Guilitraro, appelé dans son pays le Rimbaud mapuche, sont portés par une langue puissante, la sienne, le mapudungun. De Damsi Figueroa Verdugo, nous lirons des poèmes dépouillés de tout artifice, qui malgré leur simplicité apparente sont d'une grande profondeur et d'une extrême rigueur formelle. Les vers de Gladys González nous invitent quant à eux à entrer, comme dans son poème « Blindé », dans l'édifice fragile de son monde intérieur. En ce qui concerne Javier Llaxacondor, il ne se sera affranchi de lui-même qu'une fois soustrait à l'emprise de ses maîtres, qu'ils soient littéraires ou qu'ils aient été des tyrans dans un autre temps. Enrique Winter nous éblouira avec sa « langue de signes », des poèmes survolant l'hiver chilien qui se déroule à rebours du nôtre, qui fait écho aux souvenirs, aux relations et communications humaines. Enfin, chez Victoria Herreros Schenke, la plus jeune du groupe, la mort de sa sœur Beatriz emplira la demeure familiale d'une atmosphère lugubre, cette « maison où tous les miroirs sont brisés ».

Je remercie tout spécialement Javier Llaxacondor, directeur du FIP Santiago et collaborateur de cette anthologie, qui m'a permis de renouer avec les poètes déjà rencontrés

au Festival – dont j’ai pu entendre lire l’œuvre à Santiago ou à Valparaíso – ou d’en rencontrer de nouveaux, pour parfaire ce dossier. Je remercie, bien sûr, tous les poètes présents dans ce numéro. Aussi Alfredo Lavergne, poète, journaliste chilien et québécois. Il a vécu une trentaine d’années au Québec, en exil – le n° 28 de la revue montréalaise *Lèvres urbaines* nous était consacré, à nous deux, en 1997 –, et voilà que vingt-trois ans plus tard, il me promenait entre la cordillère des Andes et le Pacifique, me faisait connaître les trésors et les travers du Chili. Des retrouvailles rendues possibles grâce à un autre poète chilien exilé à Montréal depuis plus de quarante ans, Luis Martinez Riquelme. En outre, cette anthologie n’aurait pu être possible sans la collaboration inestimable des poètes-traducteurs et traductrices. Ils et elles se sont acquittés de leur tâche de façon remarquable, traduisant des textes souvent difficiles – l’espagnol du Chili étant parfois mêlé de mapudungun, la langue du peuple mapuche –, des textes qui, sans leur analyse critique et leur recherche absolue du mot, de l’expression justes, ne seraient jamais arrivés jusqu’à nous. Ce faisant, je me réjouis à l’idée d’exaucer le vœu de Jacques Brault. Dans un texte de *La poussière du chemin*, ne rêvait-il pas de voir un jour des poètes québécois traduire les poètes du monde, exercice synonyme selon lui de «reculturation vivifiante», dont le but est de «partager sa différence spécifique avec celle des autres poésies, [de] se situer dans le propre de toute poésie». De plus en plus, cela se fait. C’est pourquoi je remercie enfin la revue *Exit* de garder ouverts les canaux de communication avec le monde et d’ainsi permettre aux lectrices, aux lecteurs et aux poètes d’ici et d’ailleurs de regarder ce qui se fait au-delà du mur, ce mur dont parlait Nicanor Parra et que nous continuons de construire, mais en même temps de percer de portes et fenêtres avec nos poèmes.

Francis Catalano

Carmen Berenguer (1946)

Je me lis

je suis ce plagiat
ce plagiat est couleur
petite Noire! avec une tape affectueuse dans le dos
Noire!
grande Noire!
Maltée!
Basanée!
je suis imaginative
je suis une indifférence
une altérité
je suis née dans une autre peau
dans une touffe de cheveux
je suis cette différence
obscur
un chaos
en ce continent
salariée
grande Noire
à moi ils me réduisent le salaire
quelquefois ils ne me paient pas
à moi ils ferment les portes
ceci est mon tapis noir
dans ma pose irréductible et endémique
je suis l'esclave
je suis celle-là
un kilo de chair noire
à la foire
la fiction dépecée
une tranche noire
un bras
une cuisse
ça

Frondition de cheveux

Ce ne sont pas les bassesses ni la canaillerie
pas plus loin où l'on chante à l'aube
où le cep de vigne distille
prélude de rêve
ce n'est pas où la boutade fulmine: Splendeur dans l'herbe
je m'étendrai dans la flore
j'attendrai
cette substance grise jaspant ma tignasse
profane mon nid et se récline
esquivant mes pas faibles
interdite
tumescence mendrée
révoltes sillages
et bien:
frondaison de cheveux
pour ça latente
pour ça une pile
je crible

Ode à mes chignons

Je perds mes brins quelquefois lisses et faibles
autres brins au vent des peines
sucrer l'oubli allez-y sec et austère
engourdi feuilles de couches jusqu'aux sommets
tortueux il me semble jusqu'aux épaules
sinueux enroulé onduler sur les épaules défrisé fait jour
et ce chignon de copie en automne
s'effeuillant le style le même les chairs dans leur lyrisme
décadentiste les feuilles tombent et les boucles de la
coiffure tubulaire tombent
ornant le visage dans les touffes
remue l'inquiétude d'une vie mondaine prématurée
aïe! mes chignons de films
depuis cette puberté de queue de cheval qui ne tient pas
en place sans peur de
montrer le visage innocent

le premier baiser dans la Plaza Brasil
à la sortie de l'école jusqu'à ce chignon sensuel et ensuite
des oiseaux
picorant le nid de poils dans ce chignon bien soigné
sur une mauvaise tête dessus dessous

Et Dieu créa la Déesse de l'Éros du vingtième siècle

Un jour je me suis fait un chignon que j'avais vu dans un
film de Brigitte Bardot
c'était un nouveau chignon illuminant les années
soixante
dans mon réveil sensuel.
C'est un chignon tubulaire de côté avec des épingles
des mèches dans le visage
mèches détachées
en désordre
des lianes frisées
parures folles sensuelles et libertaires.
En regardant le ciné européen et gringo j'ai appris
l'éclat des miroirs.
Prendre les cheveux dans les mains
et faire comme si tu te réalisais.
Ensuite regarder ton visage et l'encadrer sur la tête
utilisant subtilement les épingles.
Et comme si tu pensais en les ramassant
tu réaffirmais ton visage indigène
en prenant une touffe dans la main droite
une autre dans la gauche
lisses et ondulées comme ceux de la Déesse de l'Éros :
se peigner
était une manière de dialoguer autour du visage
consciente de que ce n'était pas seulement
un désir éphémère de paraître
elle
créée pour un dieu.
Moi, qui m'aurait créée? Le dieu Lautaro?
Se faire un chignon est un art
une esthétique de l'objet cheveux
dans le contour de ta symétrie de tes yeux,

mais je m'étais habituée
au fait que pas tout ce que je voyais existait
se prévalant de mes décompositions
de mon nez camus
mes yeux orientaux brisant une harmonie nécessaire
dans mes pommettes arrondies
je miroitais des lèvres
parfois triste
parfois souriante
mes oreilles attentives au son
mon cou disparaissait dans le corps
selon sa tenue
mes mains étaient uniques en langage
imitation d'angoisses
mes lèvres se joignent sont des amies
ma taille
et Narcisse face au miroir.
Soudainement tombe glorieuse une touffe de cheveux
je soutiens dans ma main un temps de brises
un hiver de tempêtes
une lave intense du volcan
un été de soleil et brûlant.

Et un jour je t'ai connue assise sur les marches de
l'université en nous avalant
mes cheveux noirs restaient collés à ton manteau
intempestivement jamais plus nous nous séparons
ni pour miauler
ni pour manger
nous nous éloignons
cessions jusqu'à arriver au coin
et serrées et chaudes nous voyions des images et histoires
universelles
« tellement près et tellement loin »
qui me priaient de corriger mes mèches
en même temps que les années de représentations
d'images du premier monde dans lequel
je remarquais mon dilemme d'être et de cesser d'être la fille
qui pleurait en regardant le guéridon créé au dix-neu-
vième siècle
pour allumer avec des chandelles ce paradis.

Bobby Sands meurt dans le mur

Onzième jour
Vide dans la langue sèche
Il parle parce que c'est le seul
langue digne

Jour 16

L'œil bandé meurt
Belfast meurt et vit
fortifiée

Jour 26

Faible je vois les champs
ensemencés
Le maïs dans la cime des collines

Jour 30

Faible arrive la mer
jusqu'à ma chambre
me berçant
entre ses algues doigts

Extrait de *Bobby Sands desfallece en el muro*
(Editorial Quimantú, Santiago, 2017)

Traduction de Hugh Hazelton

Juan Cameron (1947)

*Foi de rats*¹

Là où on dit amour il ne faut absolument rien dire
les taches oubliées dans ton lit suffisent
Là où on dit liberté lisez justice
lisez chaleur cuisse ange gardien
délivrez-moi des balles éperdues
Là où on dit ordre lisez fils de la très grande,
mais lisez dans la clandestinité
lisez sous un crépuscule
parce que le typographe
c'est un type avec des saints protecteurs à la Cour.

Chiot

Pardonnez ce pelage de déclassé
ce lustre résulte de m'être tant frotté
de bave de rage de coups de pied
Pardonnez la morsure dans le dos
c'est ma tendresse sauvage sournoise,
mais tendresse enfin (ma seule et unique)
En vérité je suis apparu chiot
dans la rue suis devenu chien.

Extraits de *Perro de circo*
(Edición Privada, Santiago, 1979)

1. NDT. Titre polysémique en espagnol, car on entend dans l'original l'évocation d'une foi, mais aussi celle de rats, d'errata, d'erreurs, de coquilles au sens typographique, littéraire. Le rat est ici non seulement un rongeur, mais aussi dans son acception péjorative une *ordure*, une *pourriture*, un *radin*.

Vision des cyclistes

D'en haut les cyclistes migrateurs avancent jusqu'au terminal
Une multitude de fourmis signes
d'autres époques en bas sur l'échiquier
Mais de l'avenue on n'apprécie guère le cortège
ni les moutons au four crématoire
ni les suicidés sur la scène
ni ces bêtes à l'abattoir

L'orchestre de couleurs poursuit persévère
se voit de haut dans le miroir aux oiseaux
l'un passe en tête un autre lui succède le geste se répète
personne ne semble circuler en sens opposé
ni les moutons sur la scène
ni les suicidés à l'abattoir
ni ces bêtes au four crématoire

La multitude semblerait continuer entre cris et murmures
Le paysage peut bien se confondre avec ses éléments
d'en haut un simple montage de l'œil
la véritable invention de l'interprétation de l'image
vertige de la compréhension des faits
et ces moutons à l'abattoir
et ces suicidés au four crématoire
et ces bêtes sur la scène.

Extrait de *Visión de los ciclistas y otros textos*
(Colección de Poesía Encina de la Cañada, Madrid, 1998)

Cas

Il lui a dit qu'il la connaissait comme s'il l'avait mise au
monde
Il est entré dans ses pensées comme dans une gravure de
Piranèse
Il a monté des escaliers tout droit jusque dans les recoins
Parfois il faisait de l'alpinisme il gravissait le lobe gauche,

mais la gravure de Piranèse était un dessin de M. C. Escher
et pendant qu'il montait et montait elle revenait
Il en a parcouru tous les coins, mais il y avait de nombreux
interstices
plus de pièces qu'un casse-tête
plus qu'un échiquier
plus que le musée du Prado lui-même
Dans la salle des Amours perdus il n'a rien vu
à l'exception d'un miroir comme pierre tombale
Dans la salle des Désirs certains noms à l'ombre
feuilles volantes comme voiliers dans des après-midis
ensoleillés au-dessus de la
Méditerranée
Parfois
à un monsieur au pentagramme sous le bras qui levait
son chapeau
à un comptable sans serviette ou un inspecteur d'école
secondaire
Il a vu des mots en anglais
des lettres partir au vol l'image
d'un hôtel dans les nuages ou une pierre dans les airs
Dans la salle des Mauvais Souvenirs il a vu son propre
portrait
il a glissé surpris jusqu'au lobe droit
et elle a éclaté en éternuements
et il a jailli des fosses nasales
la larme à l'œil
la morve au nez
et fils de pute.

Extrait de *La pasión según Dick Tracy*
(Ril editores, Santiago, 2017)

Baleine bleue

On ne traverse pas un banc de krill en souriant
tout souffle en soi cherche la plus grande récompense
même si une petite doit être laissée de côté

Mon cœur immense bat dans une mer immense
il n'a pas besoin d'être vu
et le flux de ce sang peut noyer n'importe qui
car je respire en silence et je glisse
comme la lame d'un sabre ou une balle perdue
selon la lentille avec laquelle on filme
Ma langue pèse autant qu'une meute
la trompe de chasse à l'assaut et le plus rapidement
je dissimule mon passage et mon chant accordé
il prête l'oreille seulement à celui qui comprend
cet ululement sonore qui passe par les eaux
Il leur faudra monter très haut pour observer mon vol
pour le reste je dessine dans les airs une colonne
admiration au loin avec des yeux de touriste
préparé à la surprise

Ce n'est pas un jeu
j'ai parcouru les routes évité l'embuscade
inspiré beaucoup d'air et suis descendu au plus profond
pour vous montrer tout juste un indice
de la navigation secrète.

Extrait de *Poemas de autoayuda*
(Mago Editores, Chili, 2020)

Traduction de Jean-Pierre Pelletier

Bruno Montané Krebs (1957)

*oublie le futur
ce fossile ne va pas de l'avant
il vient tout frais derrière toi
et comme un grand prophète
il te protégera.*

DIEGO MAQUIEIRA

Il était jeune et revendiquait la folie.
Il y croyait comme qui cueille des fleurs fanées
en un été inondé de pollen.
Il avait mal partout, mais ne le savait pas,
il ne portait pas attention à la sensation de la douleur
car son corps n'était fait que pour la beauté,
pour le sexe qui nous fait devenir fous
au-delà de la splendeur.

Il pensait à ce délire comme à une consigne
qui aurait généré création et vies transformatrices,
mutations actives dans les prodigalités
d'une communauté latente et cachée.
La jeunesse dans de vieilles tranchées de feu.

16 mars 2020

La Vie nous demandait de l'Agilité mentale
Fraîcheur corporelle comme la fleur la plus humide
Habilité totale au moment le plus intense
Rêve sans égal
Vitesse létale montrait la mort
La faux la *louisette* la potence sur l'échafaud
La chaise le chevalet la condamnation la plus brutale

Mars 2020

J'ai tout taché. Voilà ce que j'ai fait.
Je m'en suis tenu aux voix fragiles.
J'ai observé le paysage aride et je me suis dit :
le futur est déjà ici.

Tout avance vers le silence.
Il n'y a pas d'insectes. Les animaux reviennent
dormir dans les villes.

Nous glanons l'Horreur et la Merveille
depuis ce rêve qui vit dans le cœur
rapide des étoiles.

3 juin 2020

Nous ne voulions pas grandir près d'une machine,
bien que la métaphore soit offerte
par les trucs du monsieur inconscient.
Nous voulions nager dans les rivières de boue,
illuminées de diamants et de lucioles.
Nous désirions l'amour des crapauds
et le lisse fluvial des roches.
Nous rêvions d'embrasser l'oracle
et de caresser avec du miel le sexe le plus solaire.
Nous voulions grandir dans la répétition lumineuse
et écouter les séries bien contées et,
déjà fatigués et à la fin de la nuit,
entrer dans le rêve des rivières interminables.

3 juin 2020

La vieille légende croit que nous sommes ingénus.
Écrivons, alors, de beaux poèmes.
Essayons de terminer ces mélodies silencieuses,
ces mystérieux messages de l'esprit.

Considérons l'allitération,
sa pirouette soudaine et risquée,

là au fond et hors foyer,
comme une fleur dans l'obscurité du cirque.

Cercle de sueur et de chair ouverte,
dessin de la respiration, pensées
qui poussent désordonnées, c'est son commencement.

Nous nous sommes souvenus d'être les fils de la Terre.
Nous comptons les jours et les nuits.
Ingénus et féroces, nous sommes le précipice.

21 juin 2020

La parole joue toujours à ne pas mourir
et n'est pas douleur dans la rivière du déjà dit.
Le langage irisé de notre rêve,
le langage qui a grandi dans la caverne,
près du feu.
La phrase de boue dans les dessins sur la peau
dans l'escalier en spirale descendant vers les puits
où danse la lune (comme dans les vieux poèmes).
Une couleur dans le regard, un palais qui savoure
le saut de la brise à l'orée des bois illuminés,
où seule la parole connaît sa douleur
et ses manières archétypales de s'embraser
sur nos lèvres.

21 juin 2020

Nous appelions l'emphase
dans le battement âpre de l'écriture.
Nous disions que l'ombre de la main
pouvait être le meilleur oracle,
le devin du coin obscur,
notre grammaire quotidienne.
Puisqu'ils nous avaient conviés
à la fête de la polysémie
solidaires avec ceux qui,

contre leur volonté,
expérimentent la rigueur du mauvais temps.
Là où la nature maltraitée
nous rappelle son éternité.
Nous le disions demain dans l'obscur
pont du langage de chacun.

21 juin 2020

Poèmes inédits

Traduction d'Antonella D'Agostino et Francis Catalano

Rosabetty Muñoz (1960)

Miniature

Je me vois le dos tourné aux poteaux
qui soutiennent le quai
Comme les donzelles des images pour enfants
qui attendaient la charge du taureau
en priant rayonnantes.

Je me vois ainsi.

Je ne suis pas habillée en blanc. Ni ne me fait rougir
l'amour éternel :
mes jambes fixes dans le sable
mon frémissement se mélange au grondement
de cette mer
qui devra m'arracher.

Détachement

La grande explosion
nous condamna à la singularité

tout seuls flottants minuscules

immergés dans le bouillon absolu
désirant une fois encore
le Lien.

Extraits de *Polvo de huesos*
(Ediciones Tácitas, Santiago, 2012)

La fleur du bonheur

Ici, au bord de la table
la fenêtre entrouverte
et une théière qui siffle monocorde,
l'instant dévoile sa structure.

J'appuie le visage sur mon bras
et je me laisse habiter par cette paix.
Avant tout ça, ici
 en ce lieu
était concentrée la plénitude.

Le feu, la lumière, les objets aimés
rassemblés dans un cocon
 s'ouvrent tout bonnement.

C'est la fleur du bonheur
 qui éclate quelques secondes
et parfume, en s'éteignant,
 les autres moments du jour.

Élaboration de la maison permanente

Un

Ma sœur revient parfois
et ces jours-là
elle construit des maquettes
maison en miniature fenêtres armoires
portes qui s'ouvrent et – surtout –
se ferment.
Elle fabrique des figurines endimanchées
coupe à la main, aucune n'est seule
Chaque fois plus petites sont les baguettes
magnifiques les costumes
fine la verrerie.

Ma grand-mère dit que nous sommes victimes
de la fin des temps
que ma sœur pleure parce qu'elle ne peut entrer
dans sa maison.

Deux

Les nouveaux discutent, ils disent
« personne ne veut une maison avec des voisins »
Ils ne se parlent pas, ils ne se font pas de signes
d'une maison à une autre.
Trop de distance.
Sommets des arbres feuillus
extensions de la propriété.

Ils rêvent d'une maison d'une personne.
Ils ont appris plusieurs langues
Et ont voyagé
Pourtant muets dans leur héritage
Sans héritiers.

Trois

Termites dans les solives
Termites dans les poutres qui les soutiennent

Cancer des édifices.
Entrées lumineuses, portails électriques
Qui sitôt inaugurés
commencent à mourir.

Salons de coiffure épingles à cheveux doubles des clés
un aveugle dans la ville
l'espace des privilégiés se détériore
les autres arrivent.
La parole chargée qui expulse vers les marges
et colonise
et monte avec ses élus grimpants.

Là-bas vont les solitaires
qui ne veulent pas de voisins.

Quatre

Sur la table,
la carafe d'eau transparente.

À la fin du souper
une fois les convives sortis
chacun derrière son ombre
la dense matière liquide
devient trouble.

Dehors c'est l'effroi du monde
Par là vont les blessés
Les démembrés brisés

Laissant derrière
un refuge en flammes.

Extraits de *Misión circular*
(Lumen, Buenos Aires, 2020)

Traduction d'Antonella D'Agostino et Francis Catalano

David Aníñir Guilitraro (1971)

*Perimontu*²

Une machi³ dans une attitude hardcore
Une punx audacieuse
Mapuche 2.0
Déchaînant sa yeyipunx au son du soleil
À la clé de lune
Une fusion d'étoiles
Avec un riff de comètes
Une machi dans une attitude power metal
Avec du newendy⁴
Agitant sa transe dans le mosh
Sautant dans le pogo, la terre en dessous, à l'entaille
À l'intérieur des terres, dans le rouge, au caillé
Une machi du village
Une magnifique Mapunky ivre
Marichiwanant⁵, euphorique
Parce que vous êtes en marche purement marichiwanant!
Avec ta concoction d'acide sulfurique et de mudai⁶
Sur un vol de kuymi⁷.
Dulcinée cosmogonique de la fable terrestre :

2. NDLT. Une vision, un songe spirituel. Les notes qui suivent sont aussi de la traductrice.

3. Un ou une *machi* est un.e guérisseur.se traditionnel.le et chef.fe religieux.se chez les Mapuches.

4. Néologisme inventé par le poète. *Newen* provient du mot «force» en mapudungun, et d'un autre mot (non nommé dans le document que j'ai trouvé, et difficile à trouver autrement) utilisé par des travailleurs de la construction.

5. Verbe créé par la traductrice, terme/slogan en mapudungun *Mari-chiweu*, étant un cri de guerre signifiant dix fois «Nous vaincrons».

6. Du mapudungun *muday*, une boisson alcoolisée faite à partir de la fermentation de grains de céréales comme le riz ou l'orge ou encore des grains provenant des cocottes de pin.

7. Terme en mapudungun pour désigner l'état de transe.

Une machi Mapurbe⁸ avec une attitude surprenante
Avec des fibres de kalku⁹ pour le torrent sanguinolent
S'élevant au fil du rewe¹⁰ de la tension haute
Au claquement des voltages lors des nuits pluvieuses
Avec la spirale du Slam au milieu de la foye¹¹
Une Guacolda¹² de l'esnaki¹³
Totalemment frigide, elle.

I.N.S. (Indien Non Standardisé¹⁴)

Selon le recensement de la population et du logement
effectué au Chili
Vous vous considérez vous-mêmes :

Lâche
Puant
Soûl
Colérique
Aborigène
Stone
Non civilisé
Délinquant
Précolombien

8. Nom qui désigne les Mapuches de 2^e ou 3^e génération ayant grandi en milieu urbain, résultat d'injustices sociales et politiques perpétuées.

9. Personne qui gère la connaissance et les pratiques avec des herbes médicinales comme un ou une *machi* (chaman), mais un *kalku* oriente son travail pour faire le mal, la sorcellerie. Magie noire. Aussi un personnage, un sorcier de la mythologie mapuche.

10. Espace chargé d'énergie pour un *machi* afin de célébrer la cérémonie spirituelle.

11. Plante sacrée, le *canelo*.

12. Le prénom de la belle épouse du guerrier mapuche Lautaro, Guacolda, ayant vécu au 16^e siècle.

13. En *co'a*, qui est un argot né dans les quartiers périphériques de Santiago de Chile qui consiste à inverser les syllabes d'un mot, ce mot veut dire *esquina* (coin). En Argentine on appelle le *co'a* le *lunfardo*.

14. Le titre, « I.N.S. », fait également allusion à l'Institut national de statistique (Chili).

Post Punx Rocker
Autochtone

Folklorique
Indigène (sans-abri)
Terroriste
Brûle les forêts

Exotique
Partenaire illicite
Bagarreur
Affamé
Originaire
Banni
Naturel
Sauvage (sud-versif)

Archaïque
Sous-humain
Mal vividor
Mal Moridor
Analphabète
Barbare
Inculte
Primitif
Minorité ethnique
Natif
Foetus (vous l'avez toujours voulu)
Polygame
Guerrier
Indomptable
Race inférieure, guerrière, mais inférieure
Indien Enkulé
Ou
Araucanien¹⁵

Significations jamais consultées par les Mapuches,
Quelles autres déchéances vous reste-t-il à nommer

15. En référence à une espèce de conifère du Chili, l'araucaria du Chili (*Araucaria araucana*), arbre national du Chili depuis 1990. Appelé parfois « désespoir des singes ».

Raciste Fuck Triñuke...
Soyons clairs,
Prenez un peu plus de temps et dites Mapuche,
Traitez-moi avec respect.

*Lefiman*¹⁶

Il y a eu ces jours où l'on ne sait pas si le soleil a fait une
erreur à la sortie ou à l'arrivée.

Il y a eu ces jours R de révolte, où le sang coule à flots
dans les rivières ou remonte
simplement le courant par goût et jouissance purs.

Il y a eu des nuits pleines de rêves où nous n'étions
jamais au courant des meurtres et où
la maison n'était qu'un lit de camp pour y mettre le corps.

Il y a eu des visions, perimontú¹⁷, des allusions et des
schizophrénies qui n'étaient pas d'une catégorie ou d'un
diagnostic médical.

Il y en a eu où la peau imitait la nuit et le futapewma¹⁸,
sans qu'aucun chien ne sorte avec
son fusil AK-47 et ne vous aboie dessus au milieu de la
nuit: Carabiniers du Chili! La
marche des Indiens conchetumadre¹⁹!

Il y a eu ces souvenirs évoqués pour nous apprendre
comment il était nécessaire d'agir
là où le cerisier donne une couleur rouge à nos baisers
et où les vieux n'ont pas souffert de l'absence de l'un
d'entre eux.

16. Nom de famille qui en mapudungun signifie « condor rapide ».

17. Une vision, un songe spirituel.

18. En mapudungun, un grand rêve.

19. Trous du cul, *motherfuckers*.

Il y a eu des mouvements stellaires magiques sous
lesquels on pouvait clairement distinguer
la façon dont les anciennes comètes hachuraient la
surface de la terre, et faisaient pleuvoir pour arroser notre
chair sèche tandis que les arcs-en-ciel peignaient les
nuages : leur claquement d'écume.

Le passé était meilleur, murmurait la larve en voie de
devenir un papillon en dessous du tronc blessé.

Il y a eu des endroits avec des feux la nuit, rien que pour
célébrer la trawunion²⁰ des amis
et peu importe le reste.

Il y avait aussi des diamants que nous accrochions à
notre poitrine pour ne pas nous perdre dans la rivière
d'argent tandis que nous nagions au début de ce paradis
délabré.

¡Ya poh Lefiman, pégate la cachá! Engloutissez votre
prière, rincez votre sourire et vos yeux pour voir
à nouveau ce qui reste à construire...

Temps et espace

J'ai connu une femme
Un sillage d'années-lumière
Recouvre son monosourcil
J'ai connu une mammifère
Enceinte d'anciens souvenirs
J'ai eu le privilège de la voir à un autre moment
Dont je ne me souviens pas très bien
– Comme vous le savez, parfois la mémoire fait défaut –
Je ne sais pas si c'était un automne 1881
ou un hiver de 1492 A. C.
(Avant le Capitalisme)

20. Du mapudungun *trawun*, qui signifie « réunion, » et de l'espagnol *reunión*.

J'ai reconnu une femme Mapuche
Qui est ouverte d'esprit
Un jour elle a ouvert son cerveau et l'a coupé en deux
Là elle y trouve un courant de ñiachi²¹ et de mémoire
Là nous avons réaffirmé que nous nous étions déjà vus
Ensuite elle a ouvert son cœur
Puis elle a ouvert ses jambes
Et nous nous sommes vengés à temps.

Poèmes extraits de *Mapurbe*
(Pehuen Editores, Santiago, 2009, 2018)

Salmo 1997

À Simon

Notre Père qui est au sol
Que votre nom soit putifié²²
Qu'il vienne de ceux qui vivent dans les flancs
De la reine et des comtes
Que votre volonté unanime monsieur soit faite
Ainsi comme la font les fascistes sur la terre
– notre terre –
et la police au commissariat.

Donnez-nous notre pain
Que l'on nous enlève jour après jour
Pardonnez nos vérités
Comme nous condamnons ceux
Qui ne les comprennent pas
Ne nous laissez pas tomber en cette invasion
Et libérez-nous de l'explorateur.

21, Terme en mapudungun qui signifie «sang d'agneau» et qui désigne ici le sang d'une personne.

22. Néologisme entre «purifié» et «pute». Se réfère à la prostitution, à une personne qui vend son corps, ce qui est considéré comme impur et condamnable par l'église catholique.

Maaaaaaaaammeeeeeeeeéén²³.

Au nom du père solitaire
du fils orphelin
and the saint spirit.
(Q.E.P.D.²⁴)

Poème extrait de *Mapurbe. Venganza a raíz*
(Pehuen Editores, Santiago, 2005)

Traduction de Natasha Kanapé Fontaine

23. Jeu de mots entre «Amen» et *mamen*, un dérivé de *mamon* pour désigner une pratique de sexe oral.

24. «Que En Paz Descanse»: qu'il repose en paix.

Damsi Figueroa Verdugo (1976)

Mort naturelle

Seules les fillettes se donnent véritablement la peine de
comprendre
Elles mettent toute l'ardeur à la tâche unique
que personne, absolument personne, ne leur confierait
jamais.

Un matin, elles se lèvent, visage au soleil et commencent
à pressentir
le sens de la vie.
Et l'après-midi, parfois même
avant l'heure du midi,
elles ont déjà vu le visage souriant de la mort, à leurs
côtés,
qui tient compagnie à la besogne de la mère.

La vie du poème est prématurée sur une page barbouillée.

Elles découvrent
à quel point le monde n'est pas fait de mots.
Et des années doivent s'écouler avant qu'elles puissent
exprimer (en mots)
cette vérité unique.

Elles mettent toute leur vie à écrire ce qui est incontestable.

Bientôt, elles deviennent silencieuses
et construisent des cachettes interdites aux adultes,
à leurs lois, aux lois de la physique,
aux lois de la douleur, aux lois de la soumission.

Depuis ces minuscules mondes partagés
avec des insectes et des fantômes
elles échafaudent des plans

élocubrent
et réussissent
– c'est bien ça, elles réussissent –
à comprendre.

Elles ont déjà tout vu du haut de leurs petits cinq ans,
depuis le dessous d'une chaise,
collées au fond d'une armoire,
lovées au fond d'un tiroir.

Elles ont déjà déchiffré le tourbillon de l'existence,
ses coups, ses battements, les vagues de vie vibrante palpitant
résonnant
dans le silence
des recoins
et l'odeur.

Cette odeur qui sent l'usé, le rangé, le rejeté,
cette odeur d'oubli
comble leur entendement.
Et elles savent déjà tout de la vie
avant de la vivre
elles ont déjà compris.

Histoire de l'homme de l'Occident

Il a fait des choses très simples :
descendre de l'arbre,
allumer le foyer,
tourner le dos au scintillement des flammes,
marcher dans la pénombre.

Perdu à l'intérieur de lui-même
Il a inventé une petite théorie.
Il a fabriqué un avion en papier à l'aide d'un billet d'autobus.
Il l'a lancé par la fenêtre.

Il a cherché la clé, les raisons de tout ceci.

Il a regardé sa montre
et entre deux éclats éteints
il a détruit son monde,
si petit, si solitaire
et si simple.

*Kurrapaliwe*²⁵

En amont, sur les rivières, sur la trace des lavoirs d'or.
Prends garde au cuir, me dit-on, au yepo²⁶, aux nids qui
dévorent les gens.
Prends soin des sorciers aux têtes de Tue Tue²⁷.

Je fouille dans le sable blond.

Je touche des metawes²⁸ que je ne ramasse pas.

Une couleuvre sillonne l'eau,
les araignées se cabrent et un éclair de jour m'aveugle
bleu.

(Je n'ai pas peur) Je ne vole rien à la terre,
ni l'or, ni la boue, ni le nom secret des pierres.

Mes traces s'évanouissent avec le jour.

25. NDLT. Fleuve du sud du Chili.

26. NDLT. *Yepo*: en mapudungun, nid de couleuvres, aussi, panier mapuche utilisé pour nettoyer les graines. Par sa forme, il évoque la Voie lactée.

27. NDLT. *Tue Tue*: en mapudungun, oiseau du sud du Chili. Dans la culture populaire paysanne, il fait référence à un oiseau au visage humain, légendaire et malveillant.

28. NDLT. *Metawe*: en mapudungun, cruche en terre cuite d'usage domestique et cérémonial.

Je n'emporte rien de cette terre parce que je n'y laisse rien.
Que l'étonnement.
L'étonnement.

La maison de l'ange
(Poème déroulant)

Une chambre où peut prendre place un ange
confortablement assis

une patère où il peut accrocher ses ailes
un abat-jour où il peut accrocher son auréole
pas de chaises, pas de lit.

(Un ange vit éveillé)

Un petit carnet et un crayon
pour pouvoir noter
certaines affaires, des mathématiques divines, par exemple.

Un vieux stéthoscope en bois
Pour pouvoir ausculter les battements de la terre
Sans plancher, sans murs, sans fenêtres.

Une horloge comtoise, quelques fleurs
Des abeilles, des papillons de nuit, des scarabées
dorés, verts, tournesol.

Un horizon, vaste, jonché de peupliers
Des nuages blancs
Sans miroirs, pour qu'il ne puisse pas se rappeler
son état invisible de pur soleil

le péché de l'ange :
être simplement
un hôte dans un manoir de bonhomie

beau, chauve, élané ou raide
un ange invoqué
n'est jamais rien d'autre que cela.
Une façon d'embrasser les lèvres de la mort
D'enlacer la lumière du jour
et de ressentir la solitude qui nous réchauffe les os.

Poèmes inédits extraits de *Muerte natural*,
un recueil en préparation.

Traduction de Flavia Garcia

Gladys González (1981)

Un bar vide

Un bar vide
son silence
comme l'écho
du vide à l'intérieur

l'agitation
comme un souvenir
de ce qui flotte
dans l'air

les lumières allumées
les rideaux métalliques
aux pieds
les cadenas
rouillés par le sel

les annonces de boissons gazeuses
les publicités de bières
les calendriers
périmés
entre le temps
et la poussière
incrustée
dans la graisse
sur les murs

la trace
des affiches arrachées
laissant leur empreinte
sur la peinture
comme un espace
entre la nostalgie
et l'abandon

le frêle éclat
des paires
d'ailes de mouches
piégées
dans les poussières
du plafond

l'échec
d'une vibrante sécurité
comme la photo
d'un amour ancien
qui s'envole
des doigts
pour affronter l'océan
sur un traversier
s'enfuyant n'importe où

le problème
n'est pas l'endroit,
mais bien soi-même

en avalant
alcool
et cocaïne

en avalant
le choix d'une vie
dans la cour arrière
côté violent

le bruit de la rue
le froid
le doux silence
d'un bar fermé

deux coupes
pour trinquer
le parfum suave
du whisky

une table
et des chemins blancs

qui ne mènent
nulle part

je franchis
un souterrain
tapissé de cicatrices
et le chant discordant
de l'oiseau de la folie

une certaine mélancolie
entre le devoir
et le plaisir d'errer

de perdre son temps
de pousser l'ironie
jusqu'à la saignée

se tatouer
avec un canif rouillé
la même histoire
sans jouissance

de goûter
la vie jusqu'à la moelle
jusqu'à devenir bête

Blindé

j'ai appris
à voler
à mentir
à attendre le moment propice
à observer
les gestes du désenchantement
pour se reconnaître et se perdre

obtenir
quelques heures de calme
accepter que des étrangers

me protègent
comme si j'étais une pièce de musée
comme si je faisais
partie des bagages

sans argent
et sans grandes promesses
seulement l'image
des décombres
entassés les uns sur les autres

Adieu

je m'installe dans mon lit
et regarde le plafond

ces murailles
pleines de post-it
d'écritures
de ratures

j'ouvre
et ferme les yeux
je m'aveugle
avec la lumière de l'ampoule

je vais et viens dans le passé
sans vouloir le faire
comme un effet
de ces adieux
que je n'ai pas envie
d'adresser

j'allonge mon bras
observe ma main
son apparence
n'est pas celle de mon souvenir

une main maigre
veineuse
des doigts croches
des ongles jaunis
trois jointures brisées
et ce tremblement intermittent
de l'alcool
et de l'abstinence

je n'ai pas envie
de jouer dans le noir
je veux seulement rester ici
à regarder ma main

les dates et les rendez-vous ratés
qu'il m'arrivait quelquefois
d'oublier d'honorer
et que j'ai laissés pour perdus

Poèmes extraits de *Pequeñas cosas 2004-2015*
(Ediciones Libros del Cardo, Valparaíso, 2017)

Traduction de Michael Delisle

Javier Llaxacondor (1982)

Mon premier royaume

*À Levrero, qui m'a enseigné
la meilleure façon d'être un fainéant*

Bois tranquille fils de
Qin Shi Huang²⁹
Ton mur est une ligne droite avec une seule direction
Ta clôture te démarque
comme un animal qui se surveille
Ta richesse
(ainsi que ta rébellion)
se consume devant tes yeux
Les caractères te seront toujours refusés
Bois de la main même du philosophe
il saura quoi faire
Ton armée de singes
ainsi que tes concubines
n'ont laissé échapper jusqu'à la fin
ni goutte de sang ni gémissement
Depuis son exil ton ravisseur maudit sa nostalgie
ce qui ne peut que révéler son admiration
Bois tranquille fils de
Qin Shi Huang
Cette pierre a été durcie pour toi
L'histoire semble avoir été détruite
pour ta défense
Cette muraille a été érigée pour te protéger
On a brûlé tous les livres
en pensant à ta captivité
Et ce soir

29. NDT. Qin Shi Huangdi, premier empereur de Chine (221-210 av. J.-C.), symbolisa la tyrannie et la répression associées, dans la tradition confucéenne, au règne aveugle de la loi des légistes. Cette idée fait encore se détourner beaucoup de Chinois des tribunaux, perçus comme de purs instruments de répression.

tu révèles à son oreille
ta liberté
inespérée

comme un traître

La citoyenne K

*À Diego Maquieira,
mon guide aveugle*

Qui es-tu vraiment, K?
Un ange avec deux ailes comme difformités
Ou tout juste une gamine avec la guigne qui un beau
 matin a appris à voler
Tu traduis mon geste dans le dialecte du silence
Tu prends chaque mot de ta main et le perds dans ton sexe
Ton affection est un non-sens qui glisse entre tes plaies et
 ce qui meurt
Ma paume pense t'appréhender
Mais c'est ta sueur qui égare mon toucher aveugle
Je ne peux rien dire de toi
Ni de tes pieds nus
Car ma langue retient ta voix en captivité
Qui es-tu vraiment, K?
Tout juste mon revers sourd
Peut-être ma seule vertu
Accueillie en mon sein
Je ne peux que reniffler tes ailes moites pour les délivrer
 de l'obscurité
Tu lèches tes plumes
Comme si tu méprisais ton espèce
Et je ne te trahirai pas en pleurant tant que tu n'auras pas fini
Qui es-tu en vérité, citoyenne K?
Une gamine qui a déchiffré les triangles de l'air
Ou la vengeance de ce corbeau au cœur brisé
Qui regarde ton ombre d'esclave
Et la désire pour ses petits
Pardonne chaque poids de mon doute
Car chaque question consume davantage ta lumière

Ton mutisme dit que la cécité est mon chant
Et je ne peux que sentir tes ailes tachées de rosée
Deux vieilles guenilles pour laver la puanteur du ciel
Mon but est d'être un oiseau aveugle
qui pallie ta perte en s'écrasant
et s'élève comme l'une de ses plumes
Silencieuses
Libres
Seules

*Uqira*³⁰

Aux nêfles de Coayllo

Je choisis de boire le lait maternel à même la cruche
Et de m'endormir moi-même avec ma propre berceuse
Je choisis de me bénir avec le bruissement destructeur
Pour avoir mordu le sein exposé
Je choisis de choisir
Et de mastiquer des légumes
Ce qui fait du bien à ma destruction
Et puis, qu'est-ce qu'une dent sans le lobe ni l'oreille?
Et puis, qu'est-ce qu'une cruche sans un ange de Jéricho?
Et puis, qu'est-ce qu'une berceuse sans ta main haletante?
Et puis, qu'est-ce que ton bruissement si ce n'est un autre
ventre?
Je choisis de boire le lait maternel à même la cruche
Pour avoir suturé le sein exposé
Et de me taire

30. NDT. Citadelle inca au centre de la communauté paysanne d'Uqira, dans le bassin du fleuve Omas, dans le district de Coayllo, province de Cañete, département de Lima. Elle a été construite par les Incas en 1450 (av. J.-C.).

*Mon ami Qu Yuan*³¹

Ils m'ont fait connaître le temple de Qu Yuan
Les poissons qui ont mangé son corps
N'ont laissé de lui que quelques vieux papyrus jaunis
Il explique ainsi qu'il n'a pas hésité à se jeter à la rivière
Dans le but de jouer avec sa mort
On se souvient de lui avec un pinceau et une tunique
Usés jusqu'à faire remarquer son chagrin
Profondément désespéré d'une certaine esthétique
Sa tête a touché le fond et s'est éclairée
Ses yeux ont décidé que derrière l'abîme
Ne vivent que des abîmes plus grands
Des tambours résonnent dans le temple pour s'en
souvenir
Qu Yuan les ignore
Car même le nombril de la concubine d'un autre n'est
pas le plus important
Un héros
Doit toujours être puni
Dans sa cité ridicule
Située entre des montagnes que les oiseaux et les dictateurs
évitent
Le riz aigri est enveloppé de feuilles vertes
Que les paysans jettent à la rivière tous les mois de juin
Pour que les poissons cessent de manger son corps
Il se souvient d'un sacrifice, mais aussi d'une plaisanterie
La fierté d'un poète c'est de ne pas se prendre au sérieux
Un héros
Doit toujours
Être puni
Et c'est mieux si c'est avec l'oubli
Et la digestion

31. NDT. Né en 343 ou 340, mort entre 278 et 290 (av. J.-C.), Qu Yuan est un poète chinois du royaume de Chu. Ses poèmes constituent une partie des Chants de Chu. Qu serait l'initiateur de la poésie personnelle chinoise. Dans la tradition lettrée postérieure, il serait le modèle du poète moral et patriote.

*À Enrique Verástegui,
cultivateur de coton
et buveur de mathématiques*

Nous nous sentons déjà mieux
Mais hier soir l'obstination nous a accablés
Rien ne venait à bout de son ennui
Et nous sommes passés d'une obstination à l'autre
En faisant l'amour de notre mieux
En épuisant les bruits
En peignant leurs cheveux de la nuque à l'abîme
Et en dessinant leur ombre sur la vapeur du lavabo
Un orchestre de halètements et d'obstination muette
 devant le néant
Le néant vague
Chant du coq dans le petit matin de l'espace
Au sortir du catéchisme
Quand on fouille dans la roche
Quand on lèche le mamelon bleu de la paysanne
L'obstination, c'était l'oiseau sur l'espoir de mon naufrage
Vivacité sur la dent d'or de l'usurier
Le liquide élastique qui tombait de l'égo
La pierre sexagésimale de la boisson
L'hameçon sur les lèvres du boucanier
Le goût acide de la copulation modeste
L'urine et le sang au sommet des toilettes
Le baiser phtisique de l'enfant sur la plèvre
Et tout cela nous accablait hier soir
Mais aujourd'hui, sublimés, nous nous divertissons dans
 le vide
Sains et sans argent comme des malentendus l'un par
 rapport à l'autre
Perdus dans l'histoire nous aboutissons irrémédiablement
 au jeûne
L'obstination, c'est l'ingestion de la tige féconde de l'avocat
Entêté à nous égarer dans ses sulfates
L'obstination, c'est mon nez dans ta toison
Révélée par le sodomite de l'Évangile
L'obstination offrait hier soir une ascension à Vénus
Il n'en reste qu'une leçon mortuaire
Pour nous foutre en l'air
Le paradis

Mon maître

À Renato Sandoval

Si mon maître mourait
Je ne saurais pas quoi faire
Je suis déjà allé dans ce pays
De l'autre côté du monde où l'on se charge
de chercher ce qui a été perdu à jamais
Et de retour
Sans raison
 j'ai appris la leçon.
J'ai été un héritier précoce de sa technique
Fondée sur l'angoisse et la suggestion
Et acquis comme métier le silence et un penchant pour
la perfection
Pourtant, il me gifle quand j'oublie des passages et des
notions évidentes
Et pour m'éduquer sans m'humilier, il invente des méta-
phores sur la lumière que je tarde à comprendre
Il dit que je suis son meilleur élève et peut-être suis-je le seul
Mon maître connaît mes problèmes et mes limites
Et avec tendresse, il les cache pour les résoudre une fois
que l'essentiel a été appris.
Ce qu'il adviendra de son legs m'inquiète
Et malgré le temps
Je ne peux encore faire abstraction de la faim, du désir
ou de l'espoir
Si mon maître mourait, comment pourrais-je cesser de
m'émoustiller s'il respirait des citrons frais,
comme son cœur accablé le désire?
Mes cheveux ne sont pas assez longs et ma barbe n'arrive
même pas à ma poitrine
Si mon maître mourait, une part de moi serait libre :
« La liberté est un euphémisme de la mémoire, l'esclavage
une expression de l'oubli »,
A-t-il dit une fois en montant une colline
Mon maître sait qu'une fois je me suis enfui
Et il a peur que si je meurs, je le fasse de nouveau
Il craint de succomber un jour au désir des veuves
Aux obligations envers la politique
Si mon maître mourait un jour

Je me consacrerai
À oublier les formalités au point de tout ignorer
Tout comme lui
Alors peut-être me rapprocherais-je de cette immortalité
entêtée
Qui lui a tant fait de mal

Poèmes inédits

Traduction de Jean-Pierre Pelletier

Enrique Winter (1982)

Libérer la corde

Nous n'avons jamais appris à sauter à la corde.
Mes parents l'ont oubliée
dans le bazar de l'avenue Presidente-Errázuriz
deux neuf zéro un.

Au toit de l'endroit, elle est toujours attachée,
balançant mon grand-père.

Extrait de *Atar las naves*
(Ediciones del Temple, Santiago, 2003)

Rougeurs crépusculaires à quezaltepeque

Je porte le vertige d'un écolier attendant son rival de la ruelle
ou de celui qui compte avec ses doigts les dixièmes de
note lui manquant

ces mêmes doigts que dans les draps défaits cherche ce
corps absent
comme si le blanc était les touches d'un piano qui résiste

la douche glaciale avant le travail
traversant en camionnette sur le sable

où gisent les morts du parti
couchés et beaux dans son chaos

comme l'orange de l'après-midi peint par les usines
le violet de la pommette de l'école et les mouchoirs
de l'adieu

qui se brandissent comme un drapeau : être chaise ferme
et table
une salle à manger d'un centre commercial se façonnant
avec les mains.

Un plat

Quand on passe la saison sans relations sexuelles
toutes celles qu'on a eues avant, plusieurs dignes d'un
roman
s'égouttent comme des restes de nourriture lors du lavage
de la vaisselle.
Et cette assiette propre ne dit rien sur les convives ni sur
le dîner.
Rien de sa capacité à contenir de la soupe ou de la viande
fraîche.

Extrait de *Rascacielos*
(Proyecto Literal, Mexico, 2008)

Moniteur

Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi égoïste de ma
vie, tu
te soucies seulement de toi-même, de l'image que le
monde a
de toi. À l'intérieur, il n'y a pas de pièces réparables par
l'utilisateur.
Tu ne sais pas aimer avec intensité, je doute que ton sang
brûle
en dedans de toi, n'essayez pas vous-même de réparer cet
appareil
et il est impossible de continuer à être amoureuse de
quelqu'un qui est mort
n'exposez pas ce moniteur à la lumière directe du soleil

de quelqu'un qui n'a pas les yeux brillants
que les caractéristiques que j'haïs le plus
chez l'être humain soient si inhérentes à toi. Cet appareil
ne doit pas
provoquer d'interférences nuisibles. Tu es incapable d'être
affectueux,
de donner, de t'inquiéter pour quelqu'un
qui ne soit pas toi-même, de créer de vrais liens, d'aimer.
Augmentez la distance entre l'équipement et le récepteur.
N'exposez pas ce moniteur à la pluie.

Sculpture

Ceci
comme une reproduction à l'échelle
de la glace
qui fait référence au dessin officiel d'un
flocon de neige.

La symétrie de certaines lignes qui ne sont pas dans la neige :
qu'elles soient de gros clous. Qu'il y ait des plumes
blanches entre eux.

Qu'au fur et à mesure qu'elles grossissent
réalisent ce que signifie devenir grand : f r a g i l i t é.

Ce qui fait dire aux lignes qui se croisent – neige.

Combien de lignes sur un papier faut-il pour la voir,
quelqu'un se demande en voyant qu'il neige derrière
la fenêtre.

Ensuite, il jette le regard sur le dessin en direction de
celui qu'il avait fait auparavant,
d'un animal.

Qu'est-ce que la fillette d'un an voit dans la ligne,
que dit – miaou – quand elle la pointe ?

Quand ça commence
à être un chat ce dessin ?

Abandonne les deux dimensions du dessin et reviens
aux trois dimensions de l'après-midi,
de la reproduction à l'échelle de la glace.

Une sculpture.
Une sculpture rendait perpétuel le fugace.
Mais s'il pousse quelque chose sur la joue d'une sculpture
du gazon par exemple, cela rend éphémère le côté
perpétuel du fer.

Rendre éphémère du perpétuel, un bien de consommation
qui avant durait pour toujours :
radio, table, maison. La surconsommation affecte
la sculpture.

Le perpétuel
et sa défense
contre la consommation et ses propriétaires.

La perpétuité est révolutionnaire.
La perpétuité est fragile.

Comme de la glace
quand elle est représentée dans la sculpture.

Extrait de *Guía de despacho*
(Editorial Cuarto Propio, Santiago, 2010)

Il y avait deux jeunes enfants

c'est ainsi que commençait les blagues qu'inventait
mon frère
il ne racontait pas des blagues il les inventait et je
l'interrompais
parce qu'ennuyeux à l'un des jeunes garçons quelque
chose lui arrivait toujours
il tombait par exemple et je lui expliquais pourquoi
il était fastidieux

quand j'étais d'humeur j'acceptais son embêtement

et nous avons eu un oncle le roi arturo alias julín serra

parce

julín serra était le roi des tabliers un fabricant
d'uniformes pour les bonnes et à mon oncle on le disait
julín serra le roi des tabliers, mais pas comme homme
d'affaires,

mais parce qu'il avait aimé toutes les domestiques et les
princesses de ce

quartier et de l'autre jusqu'à la nuit de sa mort

je me souviens de lui seul en un après-midi où il avait
planté le cratægus

ou aubépine, mais il avait dit cratægus et ça sonnait
comme *cratehoue*

pour ma mère pour moi et à l'intérieur du jus avec beau-
coup de glace

qui trempait la barbe de l'oncle maigre sans un boulot
stable

écoutant les blagues ennuyeuses de mon frère et riant
de bon cœur

mon oncle me faisait un clin d'œil comme pour me dire
qu'il l'avait saisie

la blague ennuyeuse alors qu'il fermait un œil à mon
frère

dans le seul souvenir qu'il a du même oncle venant
en retard à l'église

fermer un œil jusqu'à fermer les deux, mais avant
rire de bon cœur des blagues de mon frère

comme personne ne l'avait jamais fait auparavant

et en inventer d'autres

points d'exclamation bouches ouvertes dents de lait

il y avait deux petits garçons et peu importe ce que disait
l'oncle

c'était toujours plus drôle que le ras-le-bol étaient
cochannes les blagues

et ma mère a joué le rôle de les censurer en nous faisant
rire davantage

barque nocturne filets de pêche au fond cheminées
cognent le ciel
cloches de nuages l'eau calme à peine coupée par la
barque comme
un doigt peignant la mèche qui est tombée sur ton front
un
portrait dont le fond serait purement des doigts et tes
cheveux mouillaient les doigts

Extrait de *Lengua de señas*
(Alquimia Ediciones, Santiago, 2015)

Traduction de Odelin Salmeron

Victoria Herreros Schenke (1988)

Beatriz

Dans cette maison,
tous les miroirs sont brisés
depuis que tu n'y es plus,
nous nous y reflétons défigurés et morcelés,
tes belles photographies sont à leur place,
mais elles sont abîmées et décolorées,
comme un vieux souvenir à moitié oublié,
parce que ton nom n'est plus prononcé,
parce que ton absence nous accompagne de loin,
mais implacablement,
parce qu'une nuit un oiseau gris est venu te chercher
et s'est vidé de son sang par les yeux,
parce que tu as soutenu son regard
jusqu'à ce qu'il se lance aveuglément contre tout ce qu'il
pouvait détruire.

Dans cette maison,
toutes les fenêtres sont brisées,
nous les laissons ainsi
parce que nous t'attendons impatiemment,
mais ta mémoire posthume
se fracture en marchant sur les éclats de verre,
parce que le retour n'est qu'une illusion
à laquelle nous nous efforçons encore de croire,
personne ne revient, sauf toi,
parce que l'oiseau gris
te surveille de ses yeux rouges depuis l'éternité,
parce que les tombes sont des prisons définitives et absolues,
parce que tu n'as pas fermé les yeux devant la funeste
imminence,
parce que tu n'as plus de chair sur les os,
et parce que, depuis que tu n'y es plus, ton nom n'est
plus prononcé,
ton nom n'est plus prononcé, Beatriz.

Lumière

Au milieu de la pièce, il y avait une lampe,
à l'intérieur de son estomac en verre trempé
un manchon brûlait
pour nous offrir la lumière
dans laquelle nous allions désormais grandir,
l'électricité
était un luxe réservé aux villes,
nous autres, nous nous contentions de cela,
et de quelques chandeliers
soutenant des bougies consumées.
Nous sommes des enfants,
c'est l'hiver comme d'habitude,
les ombres projetées autour de nos yeux
donnent un aspect macabre à notre étonnement infantile,
mon père a cinq prénoms,
celui de ma mère est fatal,
ce doit être des avertissements clairs de ce qui s'en vient,
mais nous sommes des enfants,
et nous ne connaissons même pas les ampoules,
nous ne pouvons même pas imaginer ce qui nous attend.
Ma sœur, l'aînée,
s'appelle Magdalena,
et depuis sa naissance elle n'a cessé de pleurer,
mon frère s'électrocute
et ses vêtements prennent feu
avec les torches qui poussent démesurément
dans son jardin abandonné,
ma sœur, la cadette,
n'est plus,
et peut-être qu'au fond elle n'a jamais existé,
alors que moi,
toutes les nuits, sans faute,
je berce les enfants qu'elle n'a pas eus,
avant de dormir, je leur raconte des histoires
sur ce qu'était le monde quand elle y était,
parce que celui qui est venu par la suite
n'en vaut pas la peine.

Jachère

Le ciel se vidait sur nous,
les vieilles souriaient,
et il leur manquait toujours des dents,
et tant d'autres choses,
les enfants jouaient dans leur berceau,
des cageots à fruits installés sous les pommiers,
toutes les pommes étaient interdites,
un oiseau qui volait au-dessus de la jachère les picorait
en criant au moment d'enterrer la pomme de terre avec la houe.
Les semailles se terminaient juste avant la tombée de la nuit,
quand nous devenions tous des silhouettes,
oiseaux noirs dans la nuit,
queltehue³² piaulant en proférant des menaces dans l'espace,
l'un d'eux nous arrachera les yeux,
comme un corbeau que nous aurions élevé.
Nous affrontons le vent le plus impitoyable
et il nous a rendus plus vieux que le monde,
nos ombres frémissent devant le feu,
ataviques depuis l'époque où nous étions à peine humains,
nous sommes la brève mémoire de ceux qui se perdent en
chemin
et restent dans de petits bars sombres et miteux,
comme s'il y en avait de bons.

Extraits de *Beatriz*
(Signo Editorial, Santiago, 2017)

Traduction de Sylvain Turner

32. NDR. *Queltehue*: mot en mapudungun pour désigner le *Vanellus chilensis*, ou Vanneau téro, un oiseau échassier à huppe noire présent sur l'ensemble du territoire sud-américain.

Notices des poètes chiliens

Carmen Berenguer (Santiago de Chile, 1946) est poète, chroniqueuse, artiste visuelle et activiste culturelle. Elle a publié les livres de poèmes *Bobby Sands desfallece en el muro* (Editorial Quimantú, 1983), *Huellas de siglo* (Ediciones Manieristas, 1986), *A media asta* (Editorial Cuarto Propio, 1988), *Sayal de pieles* (Francisco Zegers Editor, 1993), *Naciste pintada* (Editorial Cuarto Propio, 1999), *Mama Marx* (Lom Ediciones, 2006), *Maravillas pulgares* (Editorial Librosdementira, 2009) et *Mi Lai* (Mago Editores, 2015). Dans *Obra poética* (Editorial Cuarto Propio, 2018), elle réunit ses œuvres écrites entre 1983 et 2015. Elle a obtenu la bourse John-Simon-Guggenheim en 1997 et est la première femme chilienne à remporter le Premio Iberoamericano de Poesía Pablo Neruda en 2008.

Juan Cameron (Valparaíso, 1947). Diplômé en droit, il est l'auteur, en poésie, de *Perro de circo* (1979), *Cámara oscura* (1985), *Treinta poemas para leer antes del próximo jueves* (2007), *Ciudadano discontinuado* (2013), *Bitácora y otras cuestiones* (2014), *Fragmentos de un cuaderno con vista al mar* (2015), *La pasión según Dick Tracy* (2017) et *Poemas de autoayuda* (2020); en prose, de *Ascensores porteños* (1997), *Crónicas suecas* (2014), *Café Cinema: Historia personal de la poesía porteña* (2016) et *Crónicas sobre poetas y fabuladores* (2018). Il a obtenu de nombreux prix, parmi lesquels les Premio Gabriela Mistral (1982), Premio Revista de Libros (1985), Premio del Consejo Nacional del Libro y la Lectura (1999), Primo Villanueva de la Cañada (Espagne, 1997), Premio Internacional Ciudad de Alajuela (Costa Rica, 2004), Premio Internacional Paralelo Cero (Équateur, 2014), Premio Altazor (2014), Premio Internacional de Poesía Pilar Fernández Labrador (Espagne, 2015) et Premio a la trayectoria en el Festival de Poesía La Chascona (Valparaíso, 2017).

Gladys González (Santiago de Chile, 1981) est doctorante en littérature (PUCV), docteure et maître en philologie hispanique à l'Université de Valladolid. Premio Pablo Neruda de Poesía Joven en 2019. Elle a publié, entre autres livres de poésie : *Navaja* (Libros La Calabaza del Diablo,

2019), *Bitácora* (Libros La Calabaza del Diablo, 2018), *Refugio* (Ediciones Mantra, Mexico DF), *Calamina* (Libros La Calabaza del Diablo, 2014), *Última noche* (2012/2013 compilation, Ediciones Liliputienses, Espagne), *Aire Quemado* (Libros La Calabaza del Diablo, 2010), *Gran Avenida* (Ediciones La Calabaza del Diablo, 2005/Yerbamala Cartonera, Bolivie, 2010), *Papelitos* (Eloísa Cartonera Ediciones, Argentine, 2002).

David Aníñir Guilitraro (Santiago de Chile, 1971). Gestionnaire culturel et poète. Ses initiatives créatives ont déplacé le format poétique vers l'expérimentation performative, audiovisuelle et sonore: *los hijos de los hijos* (2016), *Mapurbe: Debajo del asfalto* (2009), *Kaliül Trawüin* (2012). Enregistrements avec des groupes musicaux et interventions publiques. L'œuvre poétique *Mapurbe. Venganza a raíz* (2005), rééditée en 2009 et 2018 par Pehuen Editores, a été rendue visible dans des textes d'éducation publique et est étudiée en milieu universitaire. Parmi ses œuvres: *Haykuche* (autoédition, 2008), *Autoretrato* (Odiokracia ediciones, 2014), *Guilitranalwe* (Editorial Quimantú, 2015), *Lentium* (Luna Negra Ediciones, 2016), *Proesia* (prose poétique – inédit). «Mapurbe», conception esthétique et poétique de l'identité autochtone contemporaine, s'inspire des nouveaux registres culturels du peuple mapuche.

Bruno Montané Krebs (Valparaíso, 1957). Au Mexique, où il a vécu entre 1974-1976, il participe avec les poètes Roberto Bolaño, Mario Santiago et Cuauhtémoc Méndez à la formation de l'Infraréalisme. À Barcelone, il crée avec Roberto Bolaño les revues *Rimbaud, vuelve a casa* (Barcelona, 1977) et *Berthe Trépat* (Barcelona, 1983-1985). Ses poèmes paraissent dans les anthologies *Muchachos desnudos bajo el arcoíris de fuego* (Roberto Bolaño y Mario Santiago, édit., Extemporáneos, Mexico DF, 1977), *Entre la lluvia y el arcoíris* (Soledad Bianchi, édit., Instituto para el Nuevo Chile, Rotterdam, 1983) et *Los broches mayores del silencio* (Tulio Mora, édit., Fondo Editorial Cultura Peruana, Lima, 2009). Il a publié *El maletín de Stevenson/El cielo de los topos* (Mexico, 2002), *Mapas de bolsillo* (Tajamar Editores, Santiago, 2014) y *El futuro* (Hanan Harawi Editores, Lima, 2019), et *El futuro : Poesía 1979-2016* (Éditorial

Candaya, Barcelona, 2018). Ses œuvres ont été traduites en catalan, allemand, anglais et chinois.

Javier Llaxacondor (Lima, 1982). Poète et voyageur péruvien, il a étudié la littérature à la Pontificia Universidad Católica du Pérou, le commerce à l'Universidad del Pacífico et l'apiculture et l'écologie au Colegio de la Frontera Sur du Chiapas au Mexique. En poésie, ses textes ont été traduits en italien, roumain, français, chinois, arabe, anglais et allemand, et ont été publiés au Pérou, au Chili, au Venezuela, au Maroc, en Italie, en Roumanie, en Chine et en Espagne. Il est l'auteur de *Pez del éxodo y del vacío*, œuvre plastique fondée sur sa relation avec la sole et sa vie de pêcheur. Il a vécu à Manchester (Royaume-Uni) où il a travaillé comme ouvrier. Il a été membre fondateur du Festival international de Poésie de Lima – FIPLIMA et son directeur jusqu'en 2016. À Santiago de Chile, où il vit désormais, il dirige le Festival international de poésie de Santiago – FIP Santiago.

Rosabetty Muñoz (Ancud, Chiloé, 1960) est professeure d'espagnol et a contribué au développement culturel du sud du Chili. Elle a publié *Canto de una Oveja del Rebaño* (Ediciones Ariel, 1981); *En lugar de morir* (Editorial Cambio, 1987); *Hijos* (Editorial El Kultrún, 1991); *Baile de señoritas* (Editorial El Kultrún, 1994); *La santa, historia de su elevación* (Lom Ediciones, 1998); *Sombras en el Rosselot* (Lom Ediciones, 2002); *Ratada* (Lom Ediciones, 2005); *En nombre de ninguna* (Ediciones El Kultrún, 2008); *Polvo de huesos* (Ediciones Tácitas, 2012); *Chiloé, ovejas en la memoria* (Quito, Ecuador, 2016); *Hijos* (Ofqui Editores, 2016); *Ligia* (Lom Ediciones, 2019); *Técnicas para cegar a los peces* (Ediciones UV, 2019); *Misión circular* (Lumen, 2020). On lui a octroyé le prix Pablo-Neruda (2000) et le Premio Consejo Nacional del Libro y la Lectura pour *Sombras en El Rosselot* (2002). Membre de la Academia Chilena de la Lengua, elle a participé à de nombreuses manifestations littéraires en Amérique latine et en Europe.

Victoria Herreros Schenke (Santiago de Chile, 1988). Elle a publié *Beatriz* (Signo Editorial), a participé aux anthologies de poésie *Usurpaestado* (Conunhueno Editorial, 2016),

Inframundo (Editorial De La Gorra, 2017), aux anthologies dominicaine *Muñecas* et *Faros de Esperanza* (Editorial Rosada Fucsia, 2017-2018) et roumaine *Vertebral* (Signo Editorial, 2017), et à *Liberoamericanas* (Liberoamérica, 2018). Elle a représenté son pays aux festivals internationaux *Grito de Mujer* à Saint-Domingue en République dominicaine (2017) et à Toluca au Mexique (2018), au *Primer Encuentro de mujeres que luchan* au Chiapas, au Mexique, et au premier Festival international de poésie de Santiago, en 2018.

Damsi Figueroa Verdugo (Talahuaño, 1976) a publié, entre autres recueils de poèmes, *Judit y Eleofonte* (Letra Nueva, 1995/Libros de Nébulas, 2012); *Cartografía del éter* (Ediciones del Temple, 2003); *De visita en la casa del caracol* (Amukan, 2016). Professeure de littérature, son travail comprend le domaine des gestes d'art avec *Estatuas vendadas* (1997) et *Sobre los bellos durmientes* (1994-1996). Elle promeut le travail de collaboration entre les éditeurs indépendants de la région du Biobío. Avec Noelia Figueroa, elle dirige les éditions Amukan, éditeur itinérant, dont l'activité est au service de la diversité bioculturelle et du patrimoine des peuples. Elle dirige également le projet Libros de cartón qui, depuis 2005, répand le design de livres artistiques dans les coins les plus reculés du pays.

Enrique Winter (Santiago de Chile, 1982) a publié dans onze pays et dans quatre langues les recueils *Atar las naves* (Ediciones del Temple, 2003), *Rascacielos* (Literal, Mexique, 2008), *Guía de despacho* (Editorial Cuarto Propio, 2010) et *Lengua de señas* (Alquimia Ediciones, 2015), en plus de l'album *Agua en polvo* (2012) et des romans *Las bolsas de basura* (Sudaquia Editores, 2017) et *Aria* (en livre audio, Storyside, 2020). Traducteur de Dickinson, Chesterton, Larkin, Howe et Bernstein, il a reçu les prix Víctor-Jara, le Nacional de Poesía y Cuento Joven, le prix national Pablo-de-Rokha et celui de la Goodmorning Menagerie, entre autres, et les résidences narratives de la Fondation Sylt en Allemagne et de l'Université des Andes en Colombie. Avocat et master en écriture créative pour NYU (Université de New York), il dirige le diplôme homonyme de la PUC de Valparaíso.

Notice des traducteurs et traductrices

Poète, romancier, nouvelliste et traducteur né à Montréal en 1961, **Francis Catalano** a fait paraître récemment le recueil de nouvelles *Qu'il fasse ce temps* (Druide, 2020) et le recueil de poèmes *Douze avrils* (Écrits des Forges, 2018). Il a remporté le prix Québecor du 26^e Festival international de la poésie de Trois-Rivières avec *Qu'une lueur des lieux* (L'Hexagone, 2010). En traduction, il a publié plusieurs auteurs.es italiens.nes dont Pier Vittorio Tondelli, Eduardo Sanguinetti, Nanni Balestrini, Amelia Rosselli, Valentino Zeichen, etc. Sa traduction *Instructions pour la lecture d'un journal* de Valerio Magrelli (Écrits des Forges/Phi, 2005) lui a valu le prix John-Glassco remis par l'ATTLC.

Antonella D'Agostino est née à Rome où elle a été adjointe à la direction du Centre académique canadien en Italie. Elle vit à Montréal depuis 1989 et a travaillé, entre autres, pour la Grande Bibliothèque du Québec. Diplômée en littérature française et traduction de l'Université McGill, elle traduit principalement de la poésie. Ses traductions et révisions ont paru dans plusieurs livres, revues et sites Internet.

Né à Longueuil en 1959, **Michael Delisle** est poète, romancier et nouvelliste. Il est lauréat du prix Émile-Nelligan (*Fontainebleau*, 1987), du prix Adrienne-Choquette (*Le sort de Fille*, 2005) et du prix Hervé-Foulon 2014 (*Le désarroi du matelot*). Il a fait paraître aux Éditions du Boréal *Le feu de mon père* (2014), pour lequel il a remporté le Grand Prix du livre de Montréal en plus d'être finaliste au Prix des libraires du Québec et au Prix du Gouverneur général. Il vient de faire paraître *Rien dans le ciel* aux Éditions du Boréal.

Originnaire d'Argentine, **Flavia Garcia** vit, enseigne, traduit, écrit et chante au Québec où elle réside depuis plus de trente ans. Elle a publié *Partir ou mourir un peu plus loin* (Mémoire d'encrier, 2016) et elle est la traductrice de *Anthologie de poésie argentine contemporaine* (Triptyque, 2017). Elle se produit régulièrement sur scène avec l'ensemble de tango El Trio Argentino et Flavia Garcia. En 2019, elle a

fait paraître un premier album dont elle signe les pièces : *La gente de mi ciudad*. En compagnie de Hugh Hazelton, elle anime les soirées de poésie en trois langues Lapalabrava, depuis 2008.

Hugh Hazelton est un écrivain et traducteur qui se spécialise dans la comparaison des littératures du Canada anglais et du Québec avec celles de l'Amérique latine, ainsi que dans la littérature hispano-canadienne. Il a écrit quatre livres de poèmes et traduit de l'espagnol, du français et du portugais vers l'anglais; sa traduction de *Vétiver* (Signature, 2005), un livre de poèmes de Joël Des Rosiers, lui a valu le prix du Gouverneur général pour la traduction français-anglais en 2006. Il est professeur honoraire d'espagnol à l'Université Concordia à Montréal et ancien codirecteur du Centre international de traduction littéraire de Banff.

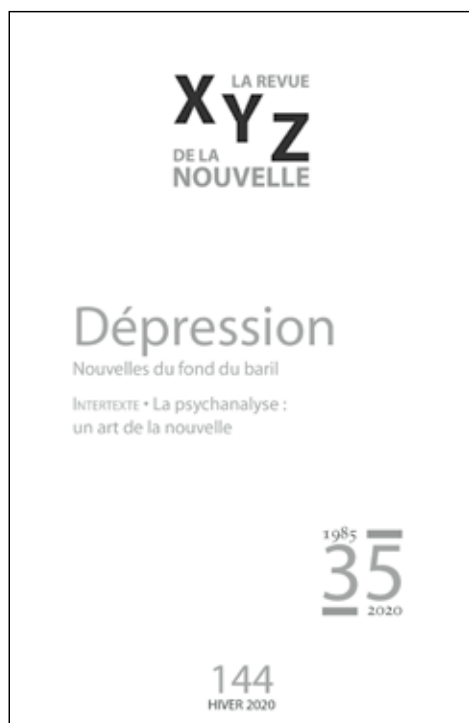
Natasha Kanapé Fontaine est une écrivaine, actrice et artiste multidisciplinaire. Elle est autrice de *Bleuets et abricots* (Mémoire d'encrier, 2012) et de *Kuei, je te salue : Conversation sur le racisme*, un échange épistolaire avec Deni Ellis Bécharde (Écosociété, 2016). Elle a cotraduit avec Arianne Des Rocher *Cartographie de l'amour décolonial* (Mémoire d'encrier, 2018) et *On se perd toujours par accident* de Leanne Betasamosake Simpson (Mémoire d'encrier, 2020). Elle est maintenant éditrice et directrice de la collection poésie chez les éditions Diverses Syllabes.

Poète et traducteur littéraire, **Jean-Pierre Pelletier** est né à Montréal. Il collabore depuis trente ans à des revues et anthologies d'ici et d'ailleurs. Il est l'auteur de neuf livres, dont trois sont des traductions; les autres sont de son cru. Le dernier s'intitule *Le crâne ivre d'oiseaux* (Écrits des Forges, 2016). Est parue une anthologie qu'il a traduite, *Nous sommes des histoires: Réflexions sur la littérature autochtone* (Mémoire d'encrier, 2017). Il est coresponsable de la section « Poésie et création » de la revue *Possibles*.

Odelin Salmeron est né à Cuba en 1943 et réside au Québec depuis 1988. Il a publié quatre recueils de poésie: *Rencontre* (Noroit, 1995), *L'alphabet des étoiles* (Noroit,

2000), *Les sept chemins du vent* (L'Harmattan, 2008) et *Le guerrier de soi* (La Grenouillère, 2014). Il a traduit le recueil *One Ticket* de la poète mexicaine Ingrid Valencia (La Grenouillère, 2015). Il publie régulièrement dans diverses revues au Québec et en Europe.

Sylvain Turner est titulaire d'une maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Concepteur-rédacteur et traducteur, il écrit de la poésie depuis plus de trente ans. Il a publié *Peep Show Poésie* dans une autre vie, à une époque où il a participé aux activités de la revue *Gaz Moutarde*, notamment. Il vient de terminer l'écriture d'un recueil de poésie et d'un roman qui paraîtront quelque part après la pandémie.



XYZ. La revue de la nouvelle est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>



Créateurs d'étincelles
ecritsdesforges.com

NOS NOUVEAUTÉS

ATALLA , Nora	Morts, debout!
BEAULIEU , Germaine	Empreintes
CAYER , Maxime	Les amours industriels
CÔTÉ , Bianca	Le ciel est-il une bâche?
DAOUST , Jean-Paul	Les cendres bleues (7 ^e édition)
GAGNÉ , Nicole	Qu'as-tu fait des fruits amers?
GAUCHER , Dominique	L'inverse de la lumière
LONCHAMPS , Renaud	Mystères
OLIVIER , Dominique	Le carrousel des trahisons
PONTBRIAND , Jean-Noël	Laissez passer l'ombre le cheval suivra
SARRASIN , Marie-Hélène	Nos banlieues
VARGAS DE LUNA , Javier	Sous-solitudes / Subsoledades

CLAUDE BEAUSOLEIL

BEAUSOLEIL , Claude	En un grand souffle noir
----------------------------	--------------------------

ÉCRITS DES FORGES

992-A rue Royale, Trois-Rivières (Québec) G9A 4H9

Tél.: 819.840.8492 — ecritsdesforges@gmail.com

revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS - CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES CRÉATION
LITTÉRAIRE - ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MCEBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
CULTURE ET SOCIÉTÉ - À BORDO I - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT
NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS
HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE
LITTÉRATURE - LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE
THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET
ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep
revues
culturelles
québécoises

SODEP.QC.CA



mœbius

abonnement

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Veillez adresser votre chèque
ou mandat-poste à l'ordre de

Moebius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

Prix en librairie : 12 \$

Version numérique (PDF) : 8 \$ (sur le site Internet d'*Exit* seulement)

Particulier (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 42 \$

2 ans/8 numéros : 80 \$

Institutionnel (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 60 \$

2 ans/8 numéros : 110 \$

International (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 70 \$

2 ans/8 numéros : 130 \$

(les taxes et les frais de poste sont inclus dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

N° : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

exit

espace de création et de liberté,
exit publie quatre fois l'an
des textes poétiques
et se rapportant à la poésie.

poèmes

Martin Payette
Bertrand Laverdure
Sandrine Donkers
Frédérique Dubé
Éric Roberge

dialogue

Poésie du Chili:

La parole joue toujours à ne pas mourir

Dossier préparé par Francis Catalano

Avec des poèmes de:

Carmen Berenguer, Juan Cameron, Gladys González,
David Aniñir Guiltraro, Bruno Montané Krebs,
Javier Llaxacondor, Rosabetty Muñoz,
Victoria Herreros Schenke, Damsi Figueroa Verdugo,
Enrique Winter

exit revue de poésie
Éditions Gaz Moutarde
C.P. 22125, C.S.P. Iberville
Montréal (Québec)
H1Y 3K8
redaction@exit-poesie.com
<http://www.exit-poesie.com>